

La Chanson d'Ecke

épopée allemande du XIII^{ème} siècle
traduite de l'allemand par Rémi Usseil

Introduction

Das Eckenlied, « la chanson d'Ecke », appartient au corpus médiéval consacré au personnage de Dietrich de Vérone, héros légendaire dérivé de la figure historique de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths des V^e et VI^e siècles. Si la biographie fictive de Dietrich recèle des points communs avec celle du véritable Théodoric, notamment dans le récit des démêlés militaires avec un adversaire, Odoacre (qui deviendra par la suite Ermenrich, oncle de Dietrich), elle en diffère aussi largement, à tel point que l'identification des deux personnages a été parfois remise en cause.

La critique littéraire a pour habitude de séparer en deux groupes les poèmes du cycle de Dietrich : les épopées historiques (« historischen Dietrichepik ») traitent des affrontements de Dietrich avec Ermenrich, de l'exil du héros, et de ses tentatives pour reconquérir son royaume. Les romans d'aventures (« aventiurehafte Dietrichepik ») sont des récits empreints de merveilleux qui mettent le preux au prise avec des créatures fantastiques, nains, géants ou dragons. La *Chanson d'Ecke* appartient à cette seconde catégorie.

La plus ancienne version de ce texte, malheureusement incomplète, figure dans un manuscrit datant des alentours de 1250, dit de Lassberg. D'autres versions, plus tardives, nous en donnent la fin, telles que celle qui figure dans le *Livre des Héros* de Dresde (*Dresdener Heldenbuch*) du XV^e siècle. J'ai ici traduit la version la plus ancienne, ainsi que deux fins différentes provenant de deux autres versions.

Le poème présente une forme strophique complexe, désignée sous le vocable d'« Eckenstrophe », qui fut réemployée ultérieurement dans plusieurs épopées du cycle de Dietrich (*Sigenot*, *Virginal* et *Goldemar*). Les strophes en sont de treize vers rimant suivant un modèle *aabccbdeff*, le douzième vers étant donc un vers orphelin, ne rimant avec aucun autre. Dans la traduction que je vous propose, j'ai conservé la séparation et la numérotation des strophes, restituées sous forme de paragraphes. Lorsqu'une strophe continue une phrase commencée à la strophe précédente, je les ai réunies en un seul paragraphe.

Cette traduction n'a toutefois pas vocation à se substituer, dans le cadre de recherches universitaires, à une édition scientifique comportant texte original et appareil critique conséquent. Il s'agit là du travail d'un simple amateur, qui espère par là donner la possibilité aux lecteurs francophones de prendre autant de plaisir à découvrir ce texte que lui-même en a pris à le traduire.

Traduction de la version dite « E2 » de la *Chanson d'Ecke*

Ici commence la Chanson d'Ecke.

¹ Un pays s'appelait Gripiar avant l'ère chrétienne. Ce que je vais vous raconter est la pure vérité. Par la suite, ce territoire, dont la capitale s'appelait Cologne, se convertit au christianisme, ce pourquoi il fut célébré à cent lieues à la ronde. Que celui qui tient cela pour une fable interroge à ce sujet les gens instruits car ces faits sont consignés sans aucun doute de la manière dont je vous les rapporte ici. La ville se trouve près du Rhin et possède de magnifiques édifices.

² Des héros siégeaient dans une grande salle ; ils s'entretenaient des innombrables exploits de preux insignes. Le premier était Sire¹ Vasolt, aimé des belles dames ; le deuxième était Sire Ecke ; le troisième, Ebenrot le sauvage. Ils s'accordaient sur le fait que nul ne fût plus audacieux dans le combat que Sire Dietrich de Vérone, qui était le plus illustre de tous les héros. De même, le vieil Hildebrand² était aussi sage que vaillant.

³ Cela contraria beaucoup Sire Ecke que l'on leur vantât le très excellent Véronais. Il dit : « Qu'est-ce qui passe par la tête des gens ? On a pourtant vu périr beaucoup d'hommes de ma mains, blessés à mort à travers l'armure. Vous devez cesser de répéter vos racontars. Je vais me mettre à parcourir le pays à la recherche de cet homme. Je dois le trouver et me mesurer à lui au combat. Soit il me prendra la vie, soit il faudra bien que sa gloire s'efface.

⁴ Il a complètement éclipsé ma propre gloire, et s'il doit en rester impuni, j'en serai accablé tant que je vivrai. Mais si j'arrive à lui tenir tête jusqu'à ce que je l'emporte sur lui sans équivoque, s'il est réellement un héros aussi exemplaire qu'on le rapporte, je serai ravi que l'on lui accorde la supériorité au combat sur tous les autres.

⁵ Le monde est tout de même étrange : chaque fois que quelqu'un accomplit de grands exploits, on ne reconnaît pas sa gloire. Cette réalité est et reste en permanence une épine dans mon flanc. Que l'on exalte la gloire de cet homme au point que la mienne, en comparaison, soit totalement oubliée, me tourmente et m'irrite. Quiconque le loue avec bienveillance -qu'il en prenne acte- diminue sa propre valeur et de surcroît m'offense beaucoup. Cela me fâche depuis longtemps que l'on ne raconte pas partout le plus grand bien de moi.

⁶ En outre, cela m'étonnera toujours que l'on ait chanté les louanges du Véronais de façon si unanime, aussi bien là-bas, chez lui, qu'ici dans mon domaine. Les louanges les plus hautes ne lui font jamais défaut : même lorsque quelqu'un de son pays vient jusqu'ici dans un état misérable, il le célèbre encore par des mots pleins d'affection. Ah, que cela excite ma colère de savoir qu'aussi brillant que soit quelqu'un, il n'en retire aucun avantage ! Beaucoup de gens vantent les mérites de ce guerrier par simple présomption, et beaucoup aussi par véritable admiration: la moitié du monde est tout-à-fait dénuée de raison. »

⁷ Le sauvage Ebenrot dit alors : « Il a tué de manière très ignominieuse Dame Hilt et Sire Grin³ à cause d'une armure, dont il s'est emparé et qu'il a emportée pour sa propre honte. J'entends parler avec beaucoup de déplaisir de sa gloire, qui dépasse celle de tous les rois : elle devrait partir en fumée. Cet exploit fut si célèbre qu'il n'appartient pas à quelqu'un comme vous de le surpasser, jusqu'à présent du moins. Mais si Grin avait été éveillé, alors jamais Dietrich ne s'en serait sorti vivant. »

⁸ A cela, Sire Vasolt rétorqua : « Je n'ai ni hostilité ni amitié pour le Véronais, je ne l'ai jamais vu. Mais de ceux qui ont vu le héros un jour ou l'autre, j'ai toujours entendu dire de lui le plus grand

1 J'ai choisi de traduire ainsi l'allemand « Herr », qui ne pouvait, dans le contexte, être rendu par « Monsieur », ni par « seigneur », terme qui n'est pas une formule de politesse. Si en français moderne, le mot « sire » désigne une personne de condition royale, il peut au Moyen Age être employé pour d'autres nobles.

2 Fidèle vassal et maître d'armes de Dietrich, personnage récurrent du cycle.

3 Allusion à une épopée perdue, dont la teneur nous a cependant été conservée par la *Thidrekssaga* scandinave : Dietrich et Hildebrand y affrontent Hild et Grim, un couple de dangereux adversaires, que la version allemande devait présenter comme des géants, et s'emparent du heaume Hildegrim et de l'épée Nagelring que détenaient ces personnages.

bien. Il est incontestable qu'il est le plus vaillant au combat parmi ceux qui ont reçu le baptême. Maintenant dis-moi, Sire Ebenrot, où il a échoué en quoi que ce soit, ou montre-moi ne serait-ce qu'un seul homme qui l'ait déjà vaincu.

⁹ Je n'ai jamais entendu parler d'un tel homme ; par conséquent, la réputation du Véronais reste inégalée. De tous ceux qui l'ont observé au combat, j'ai entendu de très hautes louanges à son sujet. Pourquoi devrais-je me venger de lui en l'accusant d'un meurtre odieux ? J'agis vraiment sans raison et je serais un menteur. Pire encore : cela me coûterait la faveur de Dieu. Pauvre de moi, pourquoi devrais-je faire cela ? On n'a rapporté à son sujet que le plus grand bien, je le lui concède sans jalousie.

¹⁰ Un heureux destin lui a été attribué, sa gloire rayonne à cent lieues à la ronde dans le pays entier. Voici que l'envie, à l'égard de son brillant destin, cause à plus d'un jalousie et chagrin : cela ne me semble pas le fait d'hommes très avisés. Que Dame Fortune⁴, cette porteuse de bonheur, ait choisi de favoriser le Véronais n'est pas une raison pour que quiconque dénigre sa gloire : de fait, il s'est honorablement sorti du combat, et le récit d'Ebenrot est à corriger. Même si c'était vrai -ce qui n'est pas le cas : il les a tués tous deux sans ignominie, en légitime défense. »

¹¹ C'était là l'avis de Vasolt. Sire Ebenrot le prit très mal. Il répondit au preux : « Vous venez de dire -et je voudrais le souligner-, que vous ne l'avez encore jamais vu, mais vous voulez pourtant couvrir son déshonneur : vous avez en cela été très présomptueux, car ce déshonneur est connu de tous côtés. Vous l'avez pris sous votre protection et à présent, vous mentez au sujet de ce combat : vous n'avez pas vu comment l'évènement s'est véritablement déroulé. Il ne peut être vrai que vous vantiez malgré tout cet homme sur de simples on-dit ! »

¹² Sire Vasolt, qui était un héros, rétorqua à cela : « Que vous ne vouliez pas me croire à ce sujet m'est indifférent. Je continue de maintenir, et je tiens pour véridique, que l'excellent Véronais n'a absolument pas vaincu Grin et sa femme de manière ignominieuse. Ils avaient assailli Dietrich très rudement, mais alors vint à son aide son maître d'armes Hildebrand, de sorte que le vaillant Véronais les tua tous deux, homme et dame, sur le lieu du combat. Ainsi sauva-t-il sa vie. »

¹³ Alors Sire Ecke dit : « Cela correspond aux faits : Sire Dietrich est, si l'on en croit sa réputation princière, un héros accompli. Il est de la plus haute naissance et ses qualités brillent comme un diamant, c'est la raison pour laquelle on doit lui prodiguer plus de louanges qu'à trois rois réunis. Il est plus honorable que tous les rois couronnés. Qu'il soit maudit, celui qui le sous-estime inconsidérément ! Dietrich est véritablement un parfait héros et jouit de la plus haute réputation.

¹⁴ Mais je ne dis pas cela parce que tous ne font que le couvrir de louanges, que l'on entend rapporter sur lui à tous propos. Il est du reste tout-à-fait vrai que je combattrai à mon tour contre lui. Nul ne sait encore qui je suis vraiment : on doit moi-aussi apprendre à me connaître, et reconnaître ma valeur. J'ai décidé de courir ma chance, soit de perdre, soit de remporter la victoire. Peut-être que Dame Fortune me prendra aussi sous sa protection, de sorte que je puisse le tuer. Ensuite on racontera et propagera partout : « Regardez, voici Sire Ecke, qui a tué le Véronais ! »

¹⁵ J'ai déjà vingt ans, et j'ai déjà terrassé des centaines de héros en leur fendant le crâne. Je les ai jetés au sol avec de profondes blessures, exactement comme des arbres que l'on abat, ou qui sont arrachés des sommets par le vent et tombent sur les versants des montagnes. Tous les vaillants héros que j'ai rencontrés jusqu'à présent, je les ai vaincus en tournoi ou en bataille. Aussi mon plus grand soucis est-il de ne plus trouver personne avec qui me mesurer.

¹⁶ Quel que soit celui qui fasse le compte de mes exploits, si j'affrontais et triomphais de douze hommes lâches, j'en retirerais peu de gloire. Mais si j'affronte un vaillant héros, à condition d'en trouver un quelque part, qui puisse briser mon écu et ensanglanter mon heaume, que je taille en pièce et dont je mette le crâne en piètre état, si je puis vaincre un héros pareil, ma réputation s'accroîtra bien plus que si je tue douze adversaires insignifiants. »

4 Frau Saelde, « Dame Fortune », est une allégorie souvent évoquée dans les textes médiévaux. Elle a pour attribue la roue, qui entraîne les hommes de la gloire à la bassesse et de la bassesse à la gloire. Dans le *Wunderer*, poème tardif du cycle de Dietrich, le héros la sauve d'un géant anthropophage.

¹⁷ Non loin de là demeuraient trois reines extrêmement belles, qui avaient eu vent de la conversation des héros. La plus noble des trois dit : « Hélas, je n'ai encore jamais eu l'occasion de voir ce preux. Qui est donc ce Véronais, qui reçoit tant d'admiration et de reconnaissance de tant d'audacieux héros ? Si je ne le vois pas bientôt, c'est que Dieu aura décidé de m'oublier, et je devrai continuer à vivre avec une peine inconsolable. Si je ne devais pas même l'apercevoir, je perdrais toute joie de vivre. »

¹⁸ Je prie pour que la dame qui a donné naissance à ce fils excellent, de qui nous parlons, soit heureuse. » dit la reine. « Beaucoup de gens le calomnient et ne supportent que difficilement que l'on dise du bien du héros. Ceux-là ne peuvent se comparer à lui ni en bravoure ni en réputation. Il ne leur est pas possible d'y parvenir de toute façon, tant sa gloire les domine tous totalement. Si l'on ne peut pas rabaisser cette gloire par un acte audacieux, il la gardera tant qu'il vivra. »

¹⁹ Cette jeune et belle dame s'appelait, à ce qu'on dit, Seburg, et était la plus noble des trois reines qui portaient couronne à Jochgrimm⁵. Elle était très puissante et de très haute naissance. Elle dit : « Si tu veux accéder aux honneurs, Ecke, sois chaleureusement accueilli, comme il te sied. J'ai entendu tant de choses sur toi que je suis venue ici pour te voir. Tu as résolu de vaincre le Véronais au combat, je l'ai entendu moi-même et sans équivoque. »

²⁰ Ecke répondit : « C'est ce que j'ai prévu. Je ne veux plus jamais revenir ici tant que ce combat n'aura pas eu lieu. Et si la chance m'accorde de voir ce preux, alors je serai maudit si je ne me montre pas très courtois avec lui, pour vous complaire à toutes trois, reines. Mais s'il proteste de façon désobligeante, je le contraindrai par la force à me suivre, vous pouvez vous en fier à moi. » Entendant cela, de joie, la noble reine s'inclina devant lui.

²¹ Elle dit : « Je te vois fermement décidé, aussi je vais maintenant te donner la meilleure des armures que l'on ait jamais vues, et dans laquelle un empereur, le plus excellent des rois de sa génération, connut la souffrance : le roi Ortnit⁶ de Lombardie trouva sa fin en la portant. Un dragon le trouva un jour endormi devant une paroi rocheuse. Il le traîna dans un trou et le livra en pâture à ses petits : ils sucèrent sa chair au travers de l'armure. »

²² Wolfdietrich de Grèce⁷ conquiert cette même glorieuse armure et, crois m'en, de manière honorable. Il est mort à présent. Auparavant, le héros s'était fait moine à Dijon en Bourgogne. Là, il fit don au monastère de cette excellente armure ; il le rendit ainsi riche et célèbre. Une nuit, le fier héros fit pénitence pour tous ses péchés, et cette pénitence fut plus impressionnante que toutes les autres. J'ai acquis cette armure dans ce même monastère pour cinquante-mille marcs.

²³ Je peux te dire, Ecke, que Wolfdietrich livra la première nuit un plus terrible combat que ne le devrait un moine ordonné : il le fit par conviction intime. L'abbé et les moines ne voulaient pas l'absoudre sans cela. Ainsi expia-t-il ses péchés, couché sur un catafalque. Ils tracèrent sur lui le signe de croix. Ce que je te raconte est la vérité : il combattit avec tous les morts qu'il avait tués depuis son enfance. Son âme put ainsi être sauvée.

²⁴ L'armure ne contient absolument pas d'acier. Les mailles d'or, de l'épaisseur d'un doigt, furent durcies dans du sang de dragon. Ce que je te raconte est tout-à-fait vrai : le fil d'aucune épée n'a jamais pu endommager le moins du monde cette excellente armure. Elle vaudrait un pays entier si elle était à vendre. Regarde, Ecke, je t'en fais don pour que tu laisses vivre le Véronais, si tu le trouves. »

²⁵ Ecke répondit : « Dame, je lui laisserai la vie s'il me remet son épée : cela n'implique pas de déshonneur pour lui. Mais si cela ne s'achève pas sans danger, alors j'entends qu'il témoigne d'une grande bravoure. Veuille Dieu m'assister : j'aurai sans doute besoin de son aide, car sans elle personne ne pourra nous séparer avant la mort de l'un de nous deux. Si la mort s'empare de l'un de

5 Ces trois dames pourraient bien être les Saligen ou « Bienheureuses », des fées du folklore tyrolien.

6 Héros de l'épopée *Ortnit*, qui forme la première partie d'un ensemble dont le *Wolfdietrich* constitue la fin. Fils du roi des nains Alberich, Ortnit reçoit de lui une armure merveilleuse, qui ne l'empêchera pourtant pas d'être tué par des dragons.

7 Héros de l'épopée *Wolfdietrich*, il venge la mort de son ami Ortnit, épouse sa veuve, et lui succède sur le trône de Lombardie. Il est l'aïeul de Dietrich et celui par lequel son lignage s'installe en Italie.

nous, l'autre en tirera une grande gloire : de chaleureuses louanges lui seront certainement décernées par toute la société. »

²⁶ « Si jamais je devais voir le héros, » dit-elle, « alors rien de plus beau ne pourrait plus m'arriver tant que je vivrais. Sa haute renommée se répand de toutes parts. Je ne sais vraiment pas comment me comporter, la seule pensée de son excellence me fait languir. Ce serait certainement une bonne chose pour moi si je pouvais voir le glorieux prince ; ensuite je pourrais l'oublier ! Je ne comprend pas comment ce preux est arrivé à ce que, sans raison aucune, je rêve de l'avoir. »

²⁷ Ecke répondit à cela : « Je l'amènerai ici sous peu, si je reste en vie. Je vous en donne ma parole d'honneur. Vous pouvez vous reposer sur moi en toute quiétude, car il ne pourra pas se cacher dans les vastes montagnes. Je vous amènerai ici le noble héros dont l'on me parle tant. Sachez que, si jamais je le trouve, son renom diminuera, ou il me prendra la vie même. »

²⁸ Un vieux vagabond entendit ces propos. « Sire, c'est un plan très blâmable ! » dit-il. « Considérez que, si vous défiez le Véronais par pure démesure, il en sortira le pire pour vous. Croyez-moi : il traite les errants mieux que quiconque. Tout l'avoir qu'il possède ou qu'il ait jamais acquis, il le distribue entièrement pour l'amour de Dieu : il accorde beaucoup de valeur à la courtoisie et à l'honneur. Et si vous tentez de capturer cet homme, veuille Dieu, le Tout-Puissant, empêcher cela et vous détourner de votre route. »

²⁹ La noble reine prit alors la parole : « Cher ami, le connais-tu de près ? Alors parle-nous de lui. » -« Oui, je le connais », répondit le vagabond, « c'est un célèbre chevalier que ce Véronais de haute naissance, et sa poitrine est de la taille de celle d'un lion. » Aussitôt Sire Ecke rétorqua : « Il veut seulement nous intimider avec ces racontars. » -« Va donc », rétorqua le vagabond. « Mais attends-toi à ce qu'il se défende, comme il l'a toujours fait jusqu'à présent. »

³⁰ La dame fit apporter à Ecke des jambières, toutes deux entièrement faites d'or et aussi brillantes que l'armure. Elle le fit s'asseoir au sol et lui présenta elle-même les chausses : « Dieu veuille t'accorder la chance de nous ramener à nous trois, les reines, le Véronais indemne. Ensuite tu pourras choisir une de nous pour amie : elle sera ta promise. Ainsi auras-tu le prix et la gloire. Je te le promets. »

³¹ Elle fit apporter une épée. La poignée en était, de chaque côté, encore plus précieuse que de l'or pur. Son pommeau était une magnifique hyacinthe, et le fourreau était fait d'or. Le ornement à la pointe du fourreau était un rubis rouge. La reine raconta à Ecke une chose plaisante, à savoir que le baudrier de l'épée était de fine soie galonnée. Ce qu'elle lui dit là était tout à fait conforme à la vérité, comme Sire Ecke pouvait s'en assurer lui-même de ses propres yeux.

³² Elle lui ceignit de ses mains blanches comme neige un heaume qui était plus dur qu'un diamant, dont elle laça soigneusement les courroies. Pendant ce temps, Ecke laissa s'attarder de nombreux regards sur elle : à cause de cela, il se trouva plus tard dans la détresse. Elle lui semblait très désirable, c'est la raison pour laquelle il se consacra de tout cœur à l'entreprise dont elle l'avait chargé, et à laquelle il s'était attaché. Elle le précipita ainsi au devant d'un dur combat, et d'un péril si mortel qu'elle ne le vit plus jamais de son vivant.

³³ Elle lui remit un écu neuf, qui n'avait encore jamais été transpercé d'une lance dans une joute chevaleresque. Mille clochettes, qui avaient été fabriquées à grands frais, y pendaient. L'écu protégea par la suite sa poitrine et lui fut très utile dans la mêlée. Elle le lui remit de ses propres mains, et dit : « Même si Dieu en personne t'envoie la mort alors que tu porteras cette armure, tu resteras incontestablement indemne malgré cela. Aucune arme ne pourras te blesser au travers de cette armure. »

³⁴ Elle lui fit pareillement amener le meilleur cheval que l'on pût trouver à cent lieues à la ronde, qui devait porter ses armes. Mais il dit alors : « Ce cheval restera ici, car je peux tout aussi bien marcher à pied. De plus, je suis beaucoup trop grand et lourd : malgré toute sa force, il ne pourrait pas me porter tout au long de la route⁸. A vrai dire, sachez, Dame, que mon lot a toujours été de ne jamais

⁸ Bien qu'Ecke n'ait pas encore été explicitement qualifié de géant, il s'agit là d'un indice de sa nature gigantesque. Dans la *Thidrekssaga*, en revanche, il s'agit d'un simple chevalier.

m'encombrer d'un destrier : je peux marcher quatorze nuits durant, sans que ni la faim ni la fatigue ne m'ôtent ma force. »

³⁵ Elle répliqua à cela : « Ecke, laisse-toi convaincre ! Tu dois aller à cheval pour moi, sinon j'en serai grandement honnie. Partout où tu iras à pied dans le pays, tu porteras préjudice à ma réputation. On ne diras plus rien d'honorable sur moi, mais au contraire, on me maudira pour t'avoir certes donné l'armure, mais pas de cheval pour l'accompagner : « Honte à la donatrice et à son lignage ! », dira-t-on. C'est pourquoi tu dois le monter, au moins aussi longtemps qu'il le supportera. » -« Dame, je préfère aller à pied. Faites-moi cette grâce, c'est mon souhait. »

³⁶ Il repoussa sa demande par ces mots. Puis il fit très tendrement ses adieux à la belle dame. Les trois reines restèrent, alors qu'Ecke s'éloignait à pied. Le vaillant héros s'en alla en courant ; on le vit avancer à grands bonds par les bois, comme un léopard. Dans la forêt, on entendait son heaume retentir comme une cloche. Chaque fois qu'il touchait une branche, il en sortait un son.

³⁷ Le son se perdait dans les montagnes, retentissait ici et là. Que de bêtes sauvages effaroucha-t-il dans la forêt ! Il réveilla ainsi des oiseaux aux chants variés. L'écu qu'il portait à son bras ne cessait pas de résonner. Tous les oiseaux et les bêtes qui se trouvaient de part et d'autre du sentier observaient sa démarche rapide. Sa vue plongeait les bêtes sauvages dans l'étonnement.

³⁸ Des chants d'oiseaux s'élevaient sur son chemin. Il parcourut la forêt jusqu'à une vallée. Il arriva à une clairière, un minuscule espace de terrain cultivé. Il y trouva un ermite. Il lui demanda alors, comme je vous le raconte, s'il était encore loin de Vérone ou non. « Bien sûr, Messire », dit l'ermite, « je vous le dirai très volontiers. Vous devez rester ici aujourd'hui. Il y a encore douze milles jusque là-bas, vous n'avez plus le temps d'y aller aujourd'hui. »

³⁹ La nuit commençait à tomber. Sire Ecke dit : « Je resterai volontiers ici pour la nuit, jusqu'au matin. » Je ne sais pas si son hôte lui donna assez à manger, ni ce qu'il tira de ses propres réserves, chose qu'il fit de manière attentionnée. Que de fois Sire Ecke demanda pendant le repas : « Hôte, es-tu souvent allé à Vérone ? Je n'ai encore jamais aperçu le seigneur du pays, et j'aimerais beaucoup le voir. » -« Sire, j'étais encore hier au soir à Vérone et je l'ai vu dans sa maison. Il ne sera nulle part ailleurs. »

⁴⁰ « Hôte, tu m'as parfaitement traité. Et si je dois vivre encore un moment, je serai reconnaissant pour le renseignement ainsi que pour ton hospitalité, je te l'assure. Et si je réussis à trouver le Véronais, que le destin a condamné à mort, je te le devrai. » Sur ces mots, il prit congé, et demanda à l'ermite de lui montrer la bonne direction. -« Compte tenu de l'heure tardive, attends encore jusqu'à ce que le jour se lève ! » Ecke répondit à cela : « Mon ambition me presse tant que je ne peux pas dormir. »

⁴¹ Il partit avant le lever du jour. Il arriva à un chemin très fréquenté, qui le conduisit à Vérone. Toute la nuit durant, il ne se reposa pas un instant ; il parvint à la ville au matin. Il fut vraiment heureux de voir la cité. Où qu'il marchât à travers les rues, les gens le fuyaient et se réfugiaient sur les tours. Écoutez donc pourquoi : c'est parce qu'ils n'avaient encore jamais vu quelqu'un d'aussi effrayant. C'est ce que l'on entendait répéter dans Vérone à son sujet. Il était si possédé par son entreprise qu'il ne prêtait pas attention au chemin qu'il empruntait.

⁴² L'armure d'Ecke donnait autant de lumière que les deux côtés de la rue en auraient dégagé en flambant. Son écu et son heaume brillaient comme des braises rougeoyantes. Un habitant de Vérone s'écria : « Mon Dieu ! Qui est cet homme-là, qui se tient environné de feu ? Il porte une armure si brillante, et il a la mine si inquiétante ! S'il reste encore un moment, il va mettre le feu à la bonne ville de Vérone. »

⁴³ Le preux cria bien haut : « Où donc demeure Dietrich de Vérone ? Je le cherche depuis longtemps, car j'ai été envoyé par des dames, et j'ai parcouru à pied des territoires inconnus en le cherchant. Il sera heureux de l'apprendre. Ces dames sont riches, belles et de très haute naissance. C'est la raison pour laquelle je ne me suis pas laissé décourager par ma quête. Elles aimeraient beaucoup le voir, et elles sont si courtoises que cela lui ferait certainement honneur. Je n'avais jamais auparavant été le messenger de dames, mais je suis allé encore plus loin pour elles que je ne

l'aurait fait pour l'amour de Dieu. »

⁴⁴ Là-dessus, Maître Hildebrand prit la parole : « Je n'ai encore jamais vu un armement d'or aussi splendide et aussi long. Ce que je voudrais vous dire encore, je le dis sans penser à mal : bien que vous portiez un capuchon et une étroite cotte de la meilleure qualité et que vous soyez armé de pied en cap, vous cherchez le seigneur du pays à pied, tout comme un valet. Je remarque de très riches ornements sur votre armure. Je souhaite ardemment que maudite soit la générosité de qui vous l'a offerte ! Étant revêtu d'une si somptueuse tenue, vous auriez pour le moins dû être à cheval. »

⁴⁵ « Je n'ai d'autre explication à vous donner de mon voyage à pied que celle-ci : aucun cheval n'a jamais pu me porter », répliqua le superbe héros. « Trois reines extrêmement renommées m'ont envoyé sur ce territoire pour porter une requête : je voudrais conduire le Véronais à leur château. Il pourra ensuite prendre congé et s'en aller où bon lui semblera, avec une réputation accrue. Je lui en donne ma parole d'honneur. Les dames aimeraient beaucoup le voir; elles le désirent ardemment. »

⁴⁶ « Comment oses-tu venir ici à Vérone ? » rétorqua Hildebrand au jeune Ecke. « Tu aurais dû te dispenser du voyage. Tu connais la coutume de mon seigneur : il ne combat que ceux qui sont à cheval, et tu viens en courant de la sorte. Je vais te donner un conseil d'ami, prête attention à mes judicieuses paroles: prends un autre chemin et quitte Vérone sur le champ. Car mon seigneur se comporte comme je viens de te le dire : s'il souhaitait se battre avec des gens de rien, il te provoquerait aussi en duel. »

⁴⁷ Ecke le regarda dans les yeux et lui rétorqua avec fureur: « Vous me blâmez trop. Vous auriez mieux fait de vous abstenir de vos paroles », dit le hardi héros. « Si je vous tirais par la barbe hors des portes de la ville jusqu'en rase campagne, vous vous en repentiriez, vous pouvez m'en croire. Je vais maintenant partir d'ici, mais je vous le dis une dernière fois : c'est pour votre seigneur de Vérone que j'ai voulu venir vous voir. »

⁴⁸ De rage, Sire Ecke resta silencieux. Maître Hildebrand remarqua très bien que ses paroles lui déplaisaient beaucoup. Alors il agit en homme sage et dit : « Je n'ai dit cela que par plaisanterie. A présent, croyez-moi : mon seigneur n'est pas chez lui. Je vais tout de suite vous indiquer comment le trouver. Il est parti à cheval à travers la forêt, en direction du Tyrol, comme on pourra vous le confirmer. Regardez : vous trouverez le héros là-bas. Vous avez l'air de vouloir en découdre.

⁴⁹ Ne vous engagez pas dans la détresse du combat : il a déjà de sa main puissante frappé à mort de très nombreux héros sur le champ de bataille. C'est un héros renommé dans la région, et vous n'avez aucune raison d'en vouloir à sa vie. Toutefois, si malgré tout vous ne voulez pas éviter l'excellent héros et que vous vous battez contre lui, c'en sera fait de votre vie. Mais s'il arrivait que vous le vainquiez, revenez à Vérone et je vous combattrai. »

⁵⁰ Ecke prit son épée en main. Il se mit aussitôt en route, sans prendre congé de quiconque. Il ne pouvait quitter la ville assez vite à son goût. Les bourgeois le fixèrent tous des yeux, jusqu'à ce qu'ils l'aient vu s'éloigner. Ils purent ainsi voir clairement qu'elle direction il prit. Depuis les créneaux, ils regardèrent Ecke suivre l'Adige vers l'amont. C'est à juste titre que l'on parle de l'endurance de ce preux, car il ne lui fallut qu'un seul jour, en partant de Vérone, pour apercevoir Trient.

⁵¹ Il entra aussitôt dans la ville. Jamais encore il ne s'était reposé dans pareille cité. Les habitants lui demandèrent d'où il venait. Ecke s'en expliqua en détail : « Je cherche le Véronais. J'irais très volontiers à lui, si seulement je pouvais apprendre où le trouver. » Ils lui indiquèrent le sentier conduisant à la montagne appelée Nones. Mais cette nuit-là, il se reposa à Trient. Jusqu'au matin clair, il renonça à son périple.

⁵² Le matin venu, il s'enfonça dans la forêt. Là, le très vaillant héros vit venir vers lui une étrange créature, qui était mi-homme mi-cheval et portait une peau de corne. S'approchant précipitamment, elle brandit de sa main, avec une rage effroyable, une javeline, et la lança sur le vaillant héros. La voix du monstre marin était si affreuse que toute la forêt en retentissait. Mais tout cela ne lui servit à rien, ou presque.

⁵³ Il ne put entamer le moins du monde l'armure que portait Ecke, tant les anneaux en étaient

solidement trempés. Le monstre portait à la main une épée acérée, dont il frappa très violemment le héros. Pour le malheur d'Ecke, il lui porta un tel coup que le noble preux tomba et resta sans connaissance sur le pré vert. Il crut qu'il allait mourir. Mais sa fureur le réveilla vite et le sauva du péril.

⁵⁴ A cause de sa chute, Sire Ecke, cet excellent héros, devint fou de rage. Il brandit son épée de sa main et infligea au monstre marin une blessure si profonde au travers de sa peau de corne qu'il tomba mort sur le sol. Il devint alors rouge du sang coulant de la plaie très profonde qu'Ecke, dans sa sauvage fureur, lui avait causée. C'est ainsi que le guerrier lui prit la vie.

⁵⁵ Sire Ecke avait pris chaud à cause du combat, et la sueur coulait le long de son corps. Mais son repos fut de courte durée. A peine s'était-il étendu sous un tilleul qu'il trouva là gisant un homme blessé et affaibli, en armure étincelante. Sire Ecke demanda au blessé : « Héros, qui t'a navré ainsi ? Ton triste état me fait de la peine. J'aimerais beaucoup avoir l'occasion de voir celui qui t'a fait cela. » L'homme répondit : « C'est l'excellent Véronais. Personne ne peut se mesurer à lui au combat, il est semblable à un lion. »

⁵⁶ Sire Ecke s'assit au côté de l'homme, dont il mesura les blessures de ses deux mains. « Hélas ! » s'exclama-t-il, « Je n'ai encore jamais vu nulle part de si profondes blessures, et pourtant jusqu'à présent, j'ai passé tout mon temps à combattre dans les montagnes et les terres sauvages. Héros, tu n'es resté indemne nulle part, ni sous ton heaume ni sous ton écu. Aucune épée ne peut accomplir une telle chose : c'est la terrible foudre du ciel qui s'est abattue sur toi ! »

⁵⁷ L'homme blessé à mort répondit à cela : « Ni foudre ni grêle ne m'ont infligé ces blessures, mais je me suis mis moi-même dans cette détresse : nous étions sorti à cheval, moi et trois chevaliers du pays rhénan, sur l'ordre de belles dames. Je voulais ainsi conquérir de la gloire : comme il m'en a coûté cher ! Nous avons rencontré un homme vaillant, qui portait sur son écu un lion d'or rouge. Il nous a affronté tous les quatre au combat, et a tué les trois autres.

⁵⁸ Mais je ne plaindrai nullement ces trois-là, car c'étaient tous des couards, qui se défendirent à peine. Maintenant que j'y pense, je suis le quatrième, et ma vie est terminée : la mort me saisit. Mets-moi de la terre dans la bouche pour l'amour du Seigneur Dieu⁹, ainsi mon âme sera pure pour comparaître devant Lui. A présent, ne me demande plus rien, car mes blessures me font si mal ! Laisse-moi en paix, au nom de Dieu, je n'ai plus beaucoup de temps à vivre. »

⁵⁹ Ecke dit alors : « Héros, tu n'as pas de honte à avoir ! Dis-moi précisément ton nom, pour l'amour de ta propre renommée. Cela m'intéresse de savoir comment tu t'appelles. Puis montre-moi la direction qu'il a prise, et je ne te demanderai plus rien. » -« Helfrich de Lune est mon nom ; mon frère s'appelait Liudegast le fort, le troisième était Ortwin, le quatrième Hug de Danemark. Il les a tués tous les trois sous mes yeux. Et même si je devais vivre encore longtemps, je ne les plaindrai jamais. »

⁶⁰ « Maintenant, héros, dis-moi encore une chose : de quoi avait-il l'air, quand il a commencé à se battre avec vous ? » Le blessé répondit au géant¹⁰ : « Je n'ai encore jamais vu un homme si vaillant qui fût né d'une dame. Il est si grand que nul ne peut l'égaliser. C'est pourquoi on doit avec juste raison s'écarter de son chemin. Une armée entière pourrait être réduite au déshonneur en se battant contre lui. »

⁶¹ Ecke demanda : « Avez-vous vu sur lui quelque point découvert ? » -« En vérité, nous l'avons vu de nos yeux là où il nous a tous réduits à l'impuissance par ses coups. Son armure était claire et brillante, et ses armes le recouvraient parfaitement, de pied en cap. Son heaume nous éblouissait tant que nous devions détourner le regard. Moi-même, je ne pus percevoir aucun endroit découvert, excepté ses yeux, par les fentes du casque. J'aurais beaucoup aimé éluder vos questions, car être le seul à connaître mon nom atténuerait pour moi l'horreur de ce moment. »

9 Il s'agit d'un exemple de communion comme on l'a pratiquait au Moyen Age en cas de péril imminent, lorsque le faire avec une hostie consacrée n'était pas possible. On trouve une autre occurrence de cette communion avec de la terre dans une autre épopée du cycle, *La Bataille de Ravenne*, effectuée par Diether, le frère de Dietrich, juste avant sa mort. Les textes médiévaux nous montrent souvent des chevaliers communiant aussi avec des brins d'herbe.

10 Ecke est ici, pour la première fois, explicitement présenté comme un géant.

⁶² Ecke répliqua : « Tu ne pourrais donc le reconnaître qu'à son écu, et à rien d'autre ? » Sur quoi le blessé lui répondit : « Je n'avais encore jamais vu un homme aussi fort. Ce généreux héros était originaire de Vérone. Alors que Dieu te protège ! Évite cet homme ! Tu ne dois pas t'enquérir de lui davantage. Car vraiment, ce serait la pire des erreurs que de vouloir risquer le combat contre lui. Laisse le héros tranquille, ou il t'arrivera inmanquablement la même chose qu'à nous.

⁶³ C'est un héros altier, qui déploie toute sa prouesse lorsque la fureur l'envahit. Je te le dis très sérieusement : si tu t'attires son ressentiment, il t'expédiera sur place à la mort cruelle à force de coups. C'est pourquoi tu ne dois pas te mettre en ce péril. Je crains que tu ne t'en repentes. Il porte une épée si excellente que s'il en frappait un mur, il le fendrait. »

⁶⁴ Ecke lui répondit : « Tu sembles n'avoir aucune idée de qui je suis. Moi aussi, je porte à la main une excellente épée, tranchante à merveille. Si tu m'indiques où il est allé, crois-moi, je te vengerai de lui, à l'endroit même où il a semé la mort. » Alors le blessé dit : « Sire, prenez donc avec vous mon cheval, que voyez attaché là. Il vous conduira sur le bon chemin : ainsi vous l'aurez bientôt rattrapé, car il ne semble pas pressé. »

⁶⁵ « Ton cheval doit rester ici. » dit Ecke. « Vaillant héros, tu pourras peut-être malgré tout te remettre des profondes blessures que le Véronais t'a infligées. Je les déplorerai toujours. » Ensuite, Ecke lui demanda de lui montrer le bon chemin. Le blessé le lui indiqua du bras. Se tenant face à Helfrich, le géant éprouva une profonde pitié. Alors il s'assit de nouveau au sol près du malheureux, au bord des larmes. Toute joie de vivre l'avait quitté.

⁶⁶ Il chassa les trois destriers des chevaliers tués dans la forêt, mais laissa le quatrième solidement attaché à une branche. Le blessé leva de nouveau les yeux, s'émut à la vue de sa monture, et dit : « Il m'a vigoureusement porté sur de nombreux milles, entre Cologne et Spire. Vraiment, il n'a son pareil nulle part : ni en Italie, ni en Styrie, ni en Souabe, ni en Bavière, ni même en France. Le Véronais m'a séparé de lui.

⁶⁷ C'est parce que je me suis mis à le combattre que je gis ici mortellement blessé, avec de si profondes plaies à la poitrine que je n'ai absolument aucune chance de guérison. C'est pourquoi je suis dénué de toute joie. Si Dieu ne fait pas preuve de clémence envers moi, tout espoir de guérison est vain. » Il ajouta encore : « Cher et très estimé héros, refais les bandages de mes blessures, pour l'amour de toutes les dames. »

⁶⁸ Sire Ecke découvrit d'une main compatissante les blessures du preux hors de pair et les pansa. Là-dessus, le courageux héros blessé lui indiqua le bon chemin, celui que le noble Véronais avait pris depuis cet endroit. Avec beaucoup d'empressement, Ecke se leva et s'enfonça dans la forêt avoisinante, ce qui lui causa plus tard un grand malheur. Le vaillant guerrier avait tellement hâte de se battre qu'il ne voulut pas se reposer un seul instant. Il marcha le long du chemin.

⁶⁹ Par la suite, Helfrich de Lune raconta comment deux héros dignes d'éloge, Sire Ecke et Sire Dietrich, s'étaient trouvés face-à-face dans la forêt. Ils me font tous deux de la peine, car il leur en vint grand dommage. La sapinière était extrêmement sombre au moment où Sire Dietrich et le vaillant héros se rencontrèrent. Ecke venait à pied, ce qui lui indifférait : il avait laissé beaucoup de chevaux chez lui. C'était là agir très inconsidérément.

⁷⁰ La forêt était magnifiquement illuminée, car leurs armures jetaient un éclat intense, comparable au radieux soleil. Là où les deux héros d'une extrême bravoure se tournaient, la lumière se répandait comme si le bois brûlait : ainsi resplendissait Hiltegrin¹¹, le casque sans nul défaut. Le heaume d'Ecke brillait en retour, et l'éclat des deux réunis était semblable à celui qu'auraient donné deux pleines lunes au ciel.

⁷¹ Sire Dietrich pensa que tout l'éclat des deux heaumes provenait du seul Hiltegrin, qui brillait puissamment, comme un cierge allumé. Le Véronais ne remarquait pas son adversaire, qui le suivait au pas de course. Qu'il s'adressait souvent à son heaume ! « Que tu es beau cette nuit ! » disait-il. « La peine du forgeron dont la main t'a orné de la sorte n'a certes pas été perdue : je le lui souhaite

11 Nom du heaume de Dietrich, conquis sur les géants Grin et Hilt. La *Thidrekssaga* scandinave nous révèle que Dietrich baptisa le casque en réunissant les noms du couple, sur le conseil du nain Alfrik.

en tout cas pleinement. Plus tu prends de l'âge, plus tes couleurs deviennent brillantes.

⁷² Entre-temps, le géant l'avait rattrapé. Dietrich entendit rire l'homme, qui n'était plus qu'à la distance que peut couvrir le bond d'un cheval. Le preux avançait en riant ; à chaque fois que son gorgerin et son écu s'entrechoquaient, le Véronais en entendait le son. C'est alors que Sire Dietrich le vit le poursuivre en armes. Il lui lança alors : « Je dois vous accueillir d'un salut, si vous le voulez bien. Mais dites-moi donc, où allez-vous en si grande hâte ? Qui vous envoye ici ? Pourquoi me suivez-vous ? »

⁷³ Ecke répondit : « Si l'on m'a envoyé, et si j'ai traversé des régions étrangères, c'est pour Sire Dietrich de Vérone, dont on m'a dit le plus grand bien. Il doit rendre visite à de belles dames, et il le fera certainement très volontiers. Je pourrais lui raconter bien des choses de trois reines, qui sont courtoises et fortunées. » -« Il y a beaucoup de gens du nom de Dietrich à Vérone, mais si vous entendez par là le Dietrich auquel Dietmar¹² a légué Vérone et ses autres possessions en héritage, vous l'avez trouvé ici en moi. »

⁷⁴ Alors, là où Ecke avait finalement trouvé Dietrich, il le héla par-dessus son écu : « Retourne-toi, célèbre héros. Je te suis à pied, aussi ne puis-je malheureusement pas te rattraper : cela me tourmente beaucoup. Je suis venu ici sans monture, sur l'ordre de trois reines, comme tu viens de l'entendre. En te battant contre moi, tu peux conquérir la plus excellente de toutes les armures de guerre, comme même le fils d'un puissant empereur n'en a jamais portée sur son corps. »

⁷⁵ Dietrich répondit : « Tu¹³ t'es vanté de porter la plus excellente des armures. Tu dois maintenant me la nommer » -ainsi parla Sire Dietrich, l'irréprochable prince de Vérone- « au cas où je la connaîtrais déjà. Maintenant dis-moi son nom, puisqu'elle brille tant, sinon je n'échangerai pas un mot de plus avec toi. Et même si tu m'appelais continuellement, ce serait en pure perte. En conséquence, raconte-moi comment elle est venue en ta possession. »

⁷⁶ Sire Dietrich était intrépide, et sa parole, aussi contraignante à ses yeux qu'un serment. Le preux et fier héros, Sire Ecke, l'interpella certes à plusieurs reprises, mais Dietrich, le très vaillant homme, ne lui répondit pas jusqu'à ce que l'excellent guerrier l'ait entretenu de l'armure qu'il portait alors de manière irréprochable. Finalement, Sire Ecke se décida à lui raconter l'histoire qui était attachée à son armure.

⁷⁷ Il dit : « Aie au moins l'audace d'approcher ! Je porte une armure dont les anneaux sont très durs. Elle est également blanche comme cygne. Aucun héros n'a encore jamais réussi à l'endommager par les armes. Je te l'assure : elle est si excellemment forgée que l'on propage sa renommée alentour. Elle n'a jamais été endommagée le moins du monde par aucune épée. Personne ne sera jamais blessé en la portant, tu peux vraiment m'en croire. »

⁷⁸ Tourne-toi vers moi, héros ! Je porte aussi un heaume qui est d'excellente qualité. Une bande d'or est posée sur ce heaume, forgé dans la braise chaude, et l'enserme totalement. Lui non plus n'a jamais été bosselé par les armes. Ce furent des nains¹⁴ qui le fabriquèrent si splendide : pour cette tâche, ils reçurent un salaire de cinq-cent livres d'or. Douze nains y travaillèrent avec application pendant un an entier. Pas plus que l'armure il ne peut être endommagé le moins du monde par quiconque.

⁷⁹ Tourne-toi vers moi, excellent héros ! Je porte une épée toute aussi remarquable, qui fut forgée par un grand nombre de nains. » La source nous rapporte en détail là-dessus que ces nains produisaient, dans un trou, beaucoup de merveilles : nombre d'armures brillantes et d'autres admirables travaux de forge, non moins précieux. Il pouvait vraiment être satisfait de son travail, celui qui avait forgé cette épée: le pommeau et la poignée qu'il avait réalisés pour elle étaient brillants comme un miroir.

⁸⁰ Après que l'épée, à laquelle on donna sur le champ le nom de Sachs¹⁵, eût été forgée, on voulut

12 Père de Dietrich, il s'agit en fait du roi ostrogoth Théodemir.

13 Le passage du vouvoiement au tutoiement, ou l'inverse, est fréquent dans les textes médiévaux.

14 Les nains sont renommés pour leurs talents de forgerons dans les légendes germaniques.

15 Ce terme désigne en fait un scramasaxe, courte épée à un tranchant employée dans le domaine germanique. Dans les textes du cycle de Dietrich, cette arme est souvent désignée sous le nom d'Eckesachs, c'est-à-dire littéralement « épée d'Ecke ».

aussitôt la revêtir d'un fourreau. Les nains se demandèrent comment ils pourraient en confectionner un qui fût digne d'elle. Ils optèrent pour une idée inhabituelle et le forgèrent en or. Le baudrier fut un bel orfroi, resplendissant, car il avait été confectionné pour un roi que les nains servaient. Ce dernier vécut longtemps dans un trou¹⁶, jouissant d'une grande réputation.

⁸¹ L'œuvre n'était cependant pas encore achevée. Les nains en étaient arrivés à l'idée -vous pouvez m'en croire- qu'ils devaient porter l'épée hors du trou. C'est ainsi que deux nains sauvages la portèrent à travers neuf royaumes, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au fleuve Drau, qui traverse Troie. L'épée était très belle ornée : elle étincelait comme un rubis, et son baudrier brillait pareillement. Ils la trempèrent dans le Drau, c'est pourquoi elle devint si excellente.

⁸² Cette épée resta longtemps cachée, mais elle fut volée ultérieurement par un voleur perfide. Il s'était introduit dans le trou, passant aussi inaperçu qu'un nain sauvage. Un jour, l'arme passa aux mains du roi Ruodlieb¹⁷, qui fut très capable de la conserver. Il avait réfléchi au moyen d'y parvenir, et elle ne quitta jamais son côté, jusqu'à ce que son fils fut devenu un homme. Ce dernier fut fait chevalier avec cette même épée, ce dont plusieurs héros eurent ensuite à s'affliger.

⁸³ Ainsi donc, lorsqu'Herbort¹⁸ devint un homme, il prit l'excellente épée, car il était devenu un courageux héros. Avec cette lame, il tua Hugebold, et accomplit de sa main puissante de nombreux exploits, dans une verte forêt. Il reçut de la gloire en récompense pour l'avoir emporté sur le héros Hugebold. Ce dernier était le souverain de la région, un géant de taille indiciblement haute, qui avait persécuté les chrétiens. Il n'y avait à l'époque personne qui l'égalât en force. »

⁸⁴ Le Véronais dit : « Puisque cette épée est si excellente que son fil acéré peut blesser des géants, je n'engagerai pas le combat contre toi. Auparavant, je m'apprêtais à relever le défi, mais à présent, je préfère m'ôter de ton chemin. Je n'aurai certes pas toute ma raison, si j'avais l'intention d'entreprendre un si haut exploit : je serais l'auteur de ma propre détresse. Je refuse de combattre contre toi. »

⁸⁵ Ecke rétorqua : « J'ai menti ! J'ai moi-même été abusé au sujet de cette épée : je ne sais même pas comment elle coupe. Je te l'ai décrite de la sorte en raison de ta bravoure. Mais je vois maintenant que le combat te répugne, et que tu fuis les actions chevaleresques. Je croyais que les nobles manières t'étaient naturelles, mais je n'en ai pas vu trace en toi. Maudit soit quiconque t'a jamais vanté à mes oreilles. Tu t'appelles peut-être Dietrich, mais tu ne comportes en aucune façon comme le prince de Vérone. »

⁸⁶ L'excellent Véronais répondit à cela : « Tu m'as offensé par ton arrogance, héros. Il m'a fallu subir ta colère, parce que quelque affront te pèse sur le cœur, ou parce que ta vaillance n'a pas encore été éprouvée. C'est très mal à toi de m'insulter ainsi et de ne pas me laisser en paix. C'est pourquoi je voudrais me séparer de toi. Mais si tu attends jusqu'au lever du soleil, je serai alors disposé à subir tes assauts. »

⁸⁷ Ecke répondit alors : « Crois-moi, j'aimerais mieux mourir plutôt que de me séparer de toi. Ah, que j'ai été inconsidéré de jamais t'avoir loué, couard ! Je préférerais de loin mourir, à présent ! Maudites soient toutes celles qui ont jamais dit du bien de toi ! Au diable celles qui m'ont envoyé à toi, et le trajet qu'il m'a fallu faire en pure perte ! Je n'aurais jamais cru que tu fusses un lâche ! »

⁸⁸ Dietrich rétorqua : « Ton incapacité à juguler ta jactance éclaboussera de honte tous les chevaliers à venir ! Pourquoi me fais-tu porter la responsabilité de ton voyage ? Si j'étais, comme toi, aimé des dames, je ne maudirais pas le trajet qu'elles m'auraient fait faire pour l'amour d'elles. J'en serais heureux, au contraire. Tu prétends me donner des leçons en fait de nobles manières, et tu me conduis toi-même honteusement. Pourquoi ne démords-tu pas de ton acharnement à vouloir me combattre ? Il n'y a ici personne pour nous séparer, si ce n'est la mort, qui le fera en prenant l'un de

16 Les nains résident généralement dans des demeures souterraines, situées à l'intérieur des montagnes. Cet habitat est aussi celui des géants.

17 Héros éponyme d'un poème qui ne nous est parvenu que sous une forme fragmentaire.

18 Personnage dont le nom est mentionné dans la *Thidrekssaga* scandinave et l'épopée allemande *Biterolf et Dietleib*. Toutefois ces sources ne concordent pas avec la *Chanson d'Ecke*. Ainsi la *Thidrekssaga* fait d'Herbort un neveu de Dietrich. Peut-être s'agit-il donc de héros distincts portant un même nom.

nous deux.

⁸⁹ Je ne veux pas me battre contre toi : tu ne m'as causé aucun tort pour lequel je doive me disputer avec toi. » dit le Véronais. « Renonce à ton arrogance ! Cela m'est importun que tu me provoques au combat pour l'amour de tes belles dames. Je te recommande à Dieu, car je vais te quitter. Présente à tes dames les respects du Véronais ! Je voudrai toujours être leur chevalier. »

⁹⁰ « Je ne dirai pas un seul mot de plus sur toi, car tu n'as pas le moindre honneur ; Lâcheté t'enseigne à prendre la fuite. Le vice s'est emparé de toi, tu te vautres dans le déshonneur et une mollesse permanente! Et lorsque j'aurai dû dire aux dames que tu as fui devant moi, qui oseras encore te louer ou t'entretenir le moins du monde de ta réputation ? » Dietrich rétorqua : « Vous direz ensuite la vérité, à savoir que je ne vous ai fait aucun mal. »

⁹¹ Ecke répliqua : « Si je me sépare de toi, je ne connaîtrai plus jamais le bonheur, et j'aimerais mieux mourir. Comme je regrette de n'être pas déjà enterré ! A présent, les reines vont me reprocher d'être incapable de conquérir de la gloire. Ne vois-tu donc pas ma précieuse armure et ces chefs-d'œuvre issus de la forge ? Les dragons ont sucé le sang de l'empereur Ortnit à travers cette cuirasse. Bats-toi donc, héros intrépide. Mon armure est faite d'or, de même que mon épée. »

⁹² « Je ne combat pour l'or de personne ! » dit Dietrich. « Et cela me contrarie beaucoup que vous ne vouliez pas vous montrer amical envers moi. Je ne vous ai fait aucun mal dont vous voudriez me punir, n'est-ce pas ? » demanda le Véronais. « Mais il arrive à présent ce qui devait arriver, car je vais me battre contre vous, vous pouvez y compter, si vous acceptez d'attendre jusqu'au lever du jour seulement : il arrivera bien assez tôt pour nous, c'est certain. »

⁹³ Là-dessus, Sire Dietrich se tut. Mais Sire Ecke l'interpella de nouveau : « Retourne-toi donc, célèbre héros ! Ma poitrine est revêtue d'une cotte d'armes que la reine laborieuse a somptueusement décorée de perles. Elle s'est donné beaucoup de mal pour cela avec ses deux sœurs. Cette cotte d'armes est superbe et magnifique, comme je te l'ai déjà dit. De surcroît, elle est cousue de nombreuses hyacinthes et d'autres pierres précieuses, tu peux m'en croire.

⁹⁴ Et beaucoup de splendides gemmes marines y sont entrelacées de fil d'or. Alouettes, perruches et rossignols sont figurés en grand nombre sur le tissu, et le bel orfroi qui l'entoure n'est pas moins décoré. Crois m'en : on y voit beaucoup de travaux de broderie faits avec art, et beaucoup de bijoux que je suis incapable de te décrire. Même un empereur pourrait porter cette étoffe avec fierté.

⁹⁵ Nul ne pourrait en gratter les ornements, car les reines les ont confectionnés avec de l'or. Un aigle d'or flotte au dessus, comme s'il était vivant. Maintenant, sois audacieux, Véronais ! Si tu conquiers cette armure sur moi, tu pourras la contempler avec joie, car elle est superbe. Les dames qui m'ont envoyé à ta recherche me l'ont donnée en récompense, pour avoir accepté de te conduire à Jochgrimm, dans leur domaine. »

⁹⁶ Sire Dietrich garda le silence. Une nouvelle fois, Ecke l'interpella : « Retourne-toi donc, à la fin, excellent héros ! Si tu as jamais possédé quelque prouesse, tourne-toi vers moi, très célèbre guerrier, pour l'amour de toutes les dames. Et laisse-moi te dire que tu fuis aujourd'hui devant un égal. Comment est-il donc possible que le bruit de ta gloire court dans tous les pays ? Je m'en étonnerai toujours. Dorénavant, je m'opposerai à quiconque te glorifiera.

⁹⁷ Peux-tu vraiment être aussi lâche que tu le laisses paraître à mes yeux, toi dont on raconte les exploits aux chevaliers et aux dames ? Trois reines distinguées m'ont envoyé ici à ta recherche. Celles à qui tu dois rendre visite sont sous ma protection. Quand je leur dirai que le Véronais a pris la fuite devant moi, ta haute réputation disparaîtra, et par conséquent mon frère Vasolt aura menti, lui qui as juré que tu étais un héros. »

⁹⁸ Dietrich dit alors : « Si Sire Vasolt a dit du bien de moi, je lui en suis très obligé. Dieu fasse qu'il conquiert de la gloire ! Au fait, tu as dit qu'il s'agit de trois reines, mais quand bien même je connaîtrais le nom de l'une d'elles, je ne les aurais cependant jamais vues. Que nous devions nous battre ici pour elles, voilà dont elles riront certainement là-bas. Je devine qu'elles veulent que l'un de nous perde la vie. Je me demande à quoi cela leur servirait que l'un de nous reste ici gisant sur la route, et que l'autre s'en sorte vivant. »

⁹⁹ Sire Ecke répondit avec irritation: « Après tout, j'aimerais bien vivre aussi dans la tranquillité, si une telle vie n'entraînait pas un mauvais renom de récréantise¹⁹. Je te l'ai cherché, aussi laisse-toi convaincre de changer d'avis. Retourne-toi, et mets ta vie en jeu pour l'amour de toutes les jeunes filles et de toutes les dames ! Plutôt que de me quitter, mets pied-à-terre et bats-toi contre moi, aux conditions suivantes : que Dieu²⁰ veuille me tuer aujourd'hui, et qu'Il te vienne en aide ! »

¹⁰⁰ Alors, le Véronais dit : « Tu ne vivras sans doute pas plus longtemps, puisque tu m'as attribué pour soutien Celui qui pourrait sans peine vaincre le monde entier. Il a déjà tué Lui-même mille troupes sans y salir une seule fois Son armure. Tu te repentiras beaucoup et subiras de grands dommages pour m'avoir accordé Son aide par jeu, tout en y renonçant pour toi-même. Je te l'assure maintenant : je vais me battre contre toi pour cette raison. Il m'arrivera ce que Dieu voudra, mais ton sort est inéluctable. »

¹⁰¹ Sire Dietrich mit pied à terre. Avec quel empressement Sire Ecke le rattrapa ! Le Véronais avait attaché le cheval à un arbre à bonne distance et revenait vers Ecke. « A présent, tu te trouves au sol, tout comme moi ! » dit ce dernier. « Tu vas devoir présenter tes respects aux reines. Cela te coûtera cher d'être descendu de cheval. Tu ne peux plus m'échapper, et si tu ne veux pas aller voir mes dames de ton plein gré, je te donne ma parole que je t'y forcerai. »

¹⁰² « Ton arrogance me fatigue. » répondit Dietrich. « Tu subiras toi-même des dommages pour avoir voulu me contraindre à cela. Me crois-tu donc si inoffensif ? Je suis en pleine forme. Tu devras porter aux dames la nouvelle que j'en aurais décousu avec toi, d'une manière telle qu'elles se détourneront de toi. Car je ne ressens aucune bienveillance à ton égard ! » Alors Dietrich embrassa son écu. Sire Ecke dégaina son excellente épée, par laquelle nombre de heaumes et d'armures avaient été brisés auparavant.

¹⁰³ Sire Dietrich fit de même. L'éclat brillant de leurs deux heaumes s'estompa à cause des épées acérées qui les heurtaient dans la rage du combat. Tous deux crièrent : « Si seulement il faisait jour ! Nous le souhaiterions beaucoup. » Toutefois, à cause de l'éclat des deux heaumes, le géant ne se rendit pas compte de l'arrivée de la lumière matinale, qui paraissait alors. En tout cas, comprenez une chose : plus ils frappaient, plus la lumière resplendissait.

¹⁰⁴ Les oiseaux saluèrent le lever du soleil en chantant, pourtant le fracas de l'armure d'Ecke et d'Hiltegrin couvrait leurs gazouillements. Les guerriers ne prêtaient pas attention à leur chant. Leurs deux heaumes retentissaient sous les coups. Aucun des deux ne s'occupait des gazouillis. Et ainsi, deux hommes raisonnables furent complètement sonnés par le choc des épées. Le sang coulait sous leurs heaumes, le long du nez et des oreilles, de sorte qu'il traversa les mailles de leurs hauberts. Ils s'assirent à terre, étourdis par les pesants horions.

¹⁰⁵ Leur repos à tous deux ne dura pas longtemps. Comme leurs heaumes ne retentissaient plus, ils bondirent à nouveau l'un contre l'autre. Alors leur combat recommença, plus violent qu'auparavant. De nouveau, leurs heaumes résonnèrent à travers la forêt à cause des coups violents qu'ils s'assénaient mutuellement sans interruption, tout comme si la lugubre foudre du ciel s'abattait et voulait détruire un pays entier. Ce n'est qu'alors que le Véronais se lamenta sur le fait que Sire Ecke l'ait trouvé.

¹⁰⁶ Le combat interrompu avait donc repris. C'est alors que commença la véritable escrime. Grâce aux chansons que l'on chante encore à ce sujet, vous savez déjà quelle douleur ces deux glorieux héros endurent avant de se séparer avec de terribles blessures. Des heaumes jaillissaient tant d'étincelles qu'elles mirent le feu aux branches et que l'on vit le feuillage se flétrir. La fumée se répandait comme une brume entre les arbres.

¹⁰⁷ Le combat s'intensifia à tel point qu'un lâche n'aurait jamais osé le regarder de ses propres yeux.

19 Thématique fréquente de la littérature de chevalerie médiévale, traitée notamment dans *l'Erec et Enide* de Chrétien de Troyes, roman qui fut adapté en allemand par le poète Hartmann von Aue dès la fin du XII^e siècle.

20 Au Moyen Age, la croyance en l'intervention de Dieu pour donner la victoire au bon droit dans les combats est bien attestée. C'est sur elle que se fonde la pratique des duels judiciaires. Donner Dieu pour soutien à son adversaire, comme le fait Ecke, est donc la manifestation d'un orgueil démesuré, défaut que les géants personnifient dans les récits médiévaux.

Ils ouvrirent un chemin aux environs en foulant les arbres dans leur rage du combat : c'est ainsi qu'ils s'affrontaient à cause des dames. Sire Ecke repoussa sans trêve son ennemi, jusqu'aux limites du terrain de combat. Sous leurs pieds ne restait nul part de quoi rassembler une poignée d'herbe. Ils l'avaient tellement piétinée, que personne n'aurait pu deviner qu'il y en avait eu là jusqu'à ce moment.

¹⁰⁸ Aussitôt que le jour les éclaira tous deux, Sire Ecke asséna à son adversaire un coup à travers le lion de gueules. De sa main, il fendit l'écu du noble Véronais jusqu'à la bordure. L'or vola de toutes parts. Le géant rejeta son écu sur son épaule, saisit son épée des deux mains et frappa le bouclier dont Dietrich se protégeait, qu'il brisa jusqu'à son extrémité inférieure. Alors Ecke dit : « Tu vas venir voir les dames ! Si tu t'opposes à ce voyage, je vais maintenant me mettre vraiment en colère. »

¹⁰⁹ Dietrich rétorqua : « Tu es trop exubérant ! Si Dieu me venait en aide, je ne te craindrais absolument pas, et je te vaincrais, crois-le bien. J'oserais sans nul doute t'attaquer si seulement Celui que tu m'as attribué pour soutien voulait m'aider : j'ai confiance en Lui. Tu n'as pas toute ta raison. S'Il m'abandonnait, ma foi en serait ébranlée. Mais je fais confiance à Sa Toute-Puissance, dont on dit des merveilles. »

¹¹⁰ Le soleil se leva au-dessus des montagnes. Le Véronais n'avait encore jamais été dans une si mauvaise posture, car il n'avait plus d'écu. Il dut donc s'écarter de son adversaire, allant là où il voyait que la forêt était épaisse. Alors commença le déboisement. Sire Ecke brisa beaucoup de branches en tentant de frapper le Véronais, comme si ce dernier était enclos entre elles : c'est l'impression qu'elles donnaient. Ecke l'aurait volontiers tué, mais les arbres le protégeaient : la forêt était son écu.

¹¹¹ Partout où Sire Ecke poursuivait le Véronais, celui-ci devait reculer devant l'audacieux héros, sans lui causer le moindre dommage, car le géant était solide comme une montagne : Dietrich n'était pas à même de percer sa défense. Ecke le repoussa en terrain découvert et dit : « Tu es enfin débusqué ! Je t'amènerais volontiers indemne aux dames, entends-tu ? Sinon, je te forcerai à venir en te blessant. J'y suis totalement déterminé : plutôt que de te laisser aller, je préférerais t'emmener mort ! »

¹¹² Dietrich s'exclama : « Dieu, accède à ma demande ! Tu as un important engagement envers moi, aussi je compte beaucoup sur toi. C'est pour cette seule raison que j'endure la détresse de ce combat. Je suis en bien mauvaise posture à force d'être tant malmené par ses coups. Ma propre force ne me sert absolument à rien. Aide-moi à présent, de sorte que je puisse encore me tirer de ses griffes avec honneur : ainsi ta Toute-Puissance m'aura sauvé. On ne saurait rencontrer pire fléau que lui au monde, où que l'on aille. »

¹¹³ Leur combat était très acharné. Sire Ecke était encore plein de vigueur, comme s'il avait commencé de combattre à l'instant. De la rage qui venait du plus profond des cœurs résulta un choc violent. Le Véronais porta au géant un tel coup qu'il sembla à Ecke que son heaume avait reçu une craquelure. Alors il tomba au sol. Mais retenez qu'il le fit payer ensuite à son adversaire. A ce moment pourtant, il fallut bien qu'Ecke tombât au sol à cause de cet assaut.

¹¹⁴ Ecke bondit sur ses pieds et cria : « Je me reprocherai à tout jamais cette chute. Où as-tu trouvé la force de me renverser ici-même ? Ton habileté au combat m'aura fait vieillir de dix ans. Je ne dois qu'à la chance que nul ne se soit trouvé auprès de nous, pour colporter ce fait déshonorant. » Le géant se trouva couvert du sang coulant par la fente de son heaume. Ce dernier en devint plus sombre que la nuit, car le sang recouvrait son éclat.

¹¹⁵⁻¹¹⁶ Là-dessus, Dietrich agit en homme sage et demanda au vaillant héros d'où il était venu. Il dit : « Es-tu jeune ou vieux ? Habites-tu dans la forêt en permanence ? » Et le Véronais ajouta : « Je regrette de m'être mis en travers de ton chemin. » Il continua adroitement ses questions. Pourtant, il se sentait bien mal à son aise en présence d'Ecke, et il dit : « Mon Dieu, je m'étonne d'avoir été attaqué ici par un diable ! Ah, comment pourrais-je donc m'en sortir ? » dit le Véronais. « Ah, mon Créateur, délivre-moi par Ta Mort de ma détresse actuelle ! Tu es ici mon soutien, alors terrasse

mon adversaire ! Cela démontrerait à merveille ta puissance, puisqu'Ecke a dédaigné ton aide. » Il vint à Dietrich l'idée que, s'il pouvait tourner le dos à Ecke et atteindre son cheval, il pourrait ensuite s'échapper sans peine.

¹¹⁷⁻¹¹⁸ Ainsi dut-il continuer à se battre sans aucun espoir. Il croyait que l'aide que Dieu devait lui envoyer ne viendrait plus. De nouveau, il dut reculer devant le guerrier, en direction des lieux où il voyait que le bois était dense. Que de blessures dut-il subir ! Il ne pouvait pas se défendre contre Ecke. Avez-vous jamais entendu parler par quiconque d'un combat si violent ? Le cheval commença à hennir puissamment à cause de la situation critique du héros²¹. Sire Ecke le frappait tant, avec fureur, qu'il ne voyait plus le destrier, pourtant éloigné de lui seulement de la distance d'un galop. « Je n'aurais plus à croiser le fer très longtemps avec toi avant d'en finir. » dit Ecke. « Aujourd'hui, au lever du soleil, je t'avais déjà presque tué, je te le jure, et pourtant je t'ai toujours ménagé. Mais maintenant, la fin approche pour toi, tu vas faire tes respects aux reines. Donne-moi ton épée sur le champ ! » -« Vous n'aurez pas la gloire de me ramener vivant à elles : vous leur porterez au mieux mon cadavre. »

¹¹⁹ Ecke rétorqua : « Je vais encore tenter de te prendre vivant. Tu peux me croire sur un point : tu ne peux pas t'échapper. Je suis bien plus habile que toi au combat, et tu ne m'opposes qu'une faible résistance ; tu devrais donc faire preuve de bon sens. Maintenant, je suis fermement décidé sur ton compte, et il n'en peut rien sortir de bon pour toi. » Alors il frappa le héros à travers le heaume et cria furieusement : « Crois-tu donc que je vais t'épargner ? Tu dois venir avec moi mort ou vif.

¹²⁰ Je vais même t'y forcer contre ton gré. » De nouveau, il infligea à Dietrich une longue blessure et dit : « Dois-je te le demander encore longtemps ? » Sous les coups d'Ecke, le gorgerin à l'éclat argenté de Dietrich fut entièrement souillé. Il commença à prendre la couleur du sang qui coulait partout au travers de l'armure. A cet instant, le hardi Dietrich devint brave comme un lion. Sa force s'accrut. Il cria : « Je suis prêt à t'affronter encore jour et nuit. »

¹²¹ Leurs forces s'équilibrèrent par conséquent, ajoutant à leur commune détresse. Partout où ils échangeaient des horions, chacun jetait l'autre au sol. La rage les avait envahis. Sire Ecke s'étonnait de ce que Dietrich l'eût à nouveau renversé. D'aussi loin qu'Ecke l'avait repoussé auparavant, Dietrich le repoussait désormais en sens inverse par ses coups. Ils étaient pleins de fureur, c'est pourquoi il leur fallut baigner dans le sang.

¹²² « D'où as-tu tiré cette force ? Tu as reçu d'un seul coup une force énorme. » dit Ecke dans sa colère. « Tu te dresses contre moi tout comme si un autre logeait en toi, mais tu n'en perdras pas moins. Bien que tu aies été indemne lorsque je t'ai trouvé, je t'avais réduit totalement à ma merci. Mais depuis ce moment, tu m'as moi-même abattu de tout mon long, et ce malgré les nombreuses blessures que je t'avais faites en peu de temps : tu ne combats certainement pas seul ici, et j'ai deviné qui était en toi.

¹²³ Que de résistance tu m'opposes, et que de vigueur tu montres encore, alors que tu portes les marques de notre combat ! Je ne vois ici personne d'autre que toi, et pourtant tu te bats comme si tu étais deux. Mais si quelqu'un est en toi, t'insufflant tant de force, tu ne peux pas être né d'une dame : le diable est en toi, et combat sous ta forme ! J'avais pensé que la victoire devait me revenir de droit, mais celui qui t'habite s'y oppose. »

¹²⁴ « Tu m'as donné Dieu pour soutien, et tu as refusé Son aide. Où étais passé ton bon sens lorsque tu as prononcé ces mots ? Il m'est venu en aide, sans quoi je n'aurais pas pu survivre. En vérité, je ne m'enfuirai pas devant toi, bien que tu m'aies beaucoup malmené. » Saisi de furie, Dietrich jeta alors Ecke à terre d'un assaut. Puis il cria d'une voix terrible : « A quoi cela me sert-il de t'avoir fait tomber, si mon épée ne peut te blesser le moins du monde ?

¹²⁵ Maudite soit celle qui t'a offert une telle cuirasse pour te protéger de mes coups : à cause d'elle, nous perdrons tous les deux la vie ! Tu as dit qu'il y avait trois reines. Quand bien même je connaîtrais l'une d'elles, je ne voudrais pas pour autant leur rendre hommage. Que nous nous

21 Dans la *Thidrekssaga*, le cheval ne se contente pas de hennir, mais se porte au secours de son maître et brise le dos d'Ecke de ses sabots.

battions ici pour elles, voilà dont elles riront beaucoup là-bas ! Je devine qu'elles veulent causer la perte de l'un de nous deux. Je me demande à quoi cela leur servira, si l'un de nous git mort ici, et si l'autre s'en tire vivant!

¹²⁶ Elles ont sûrement déjà fait leur deuil de nous. » Des plaies de tous deux, un flot de sang s'écoulait jusqu'à terre. Ils glissaient sur l'herbe comme sur un plaque de verre lisse. Je suppose qu'il n'y aura plus de longtemps un si rude combat entre deux héros. Ensuite approcha la fin. Ils étaient tous deux pleins de rage et de haine, comme je vous le décris ici. Aucun des deux n'avait le moindre doute sur le fait qu'ils allaient tous deux mourir et rester là gisants.

¹²⁷ Ils n'avaient encore jamais vécu jusque là un jour si pénible, et tout ce qu'ils avaient pu se dire auparavant était complètement oublié. Leurs forces étaient totalement épuisées. Ils n'en continuèrent pas moins à s'escrimer l'un contre l'autre. Ecke fut blessé d'un coup si violent qu'il perdit connaissance et se retrouva étendu sur le sol devant Dietrich. Pourtant, ce-dernier ne fut pas à même de lui porter le coup de grâce avant qu'il n'ait trouvé de nouvelles forces. Alors Ecke bondit de terre et l'attaqua de nouveau.

¹²⁸ Il fit à Dietrich de nombreuses blessures à travers l'armure qu'il portait. Pourtant le Véronais le jeta de nouveau au sol d'un coup furieux. Il ne pouvait pas blesser Ecke facilement. Le géant se releva de nouveau en pleine forme, sans que Dietrich ne puisse l'en empêcher. Le Véronais résolut alors de lutter corps-à-corps avec son adversaire, s'il pouvait le mettre à terre encore une fois. Le sang jaillissait de ses blessures ; pris de frénésie guerrière, il frappa de telle sorte qu'Ecke fut renversé pour la cinquième fois.

¹²⁹ Du sang teignit l'herbe sur le lieu de l'affrontement. Sans hésiter un instant, le preux se jeta sur son ennemi. Comme il le voyait étendu là, le héros cria d'une voix terrible : « Si tu veux rester en vie, Ecke, vaillant guerrier, rends-toi à moi ! Pour l'amour de toutes les dames, je te fais grâce de la vie. » dit le Véronais. « Aussi acharné qu'ait pu être notre combat, je te laisse en vie à cause de ta bravoure. »

¹³⁰ Sire Ecke rétorqua : « Que Dieu ne permette pas cela ! Car je deviendrais alors et je resterais toujours la risée du monde entier. A cause de cela, héros puissant, les hommes de renom et les belles dames me mépriseraient, et je resterais dépouillé de toute gloire. Mais la joie que tu éprouves à la perspective de ma mort sera déçue du tout au tout. Je pourrais à moi seul en réduire à quia et en tuer deux comme toi. Ta force ne te sert à rien du tout, car tes blessures et le sang que tu as perdu t'ont beaucoup affaibli. »

¹³¹ Sire Dietrich répondit : « Maintenant écoute-moi. Je veux te faire les deux propositions suivantes : soit de devenir mon compagnon ou mon vassal, ce qui te vaudras beaucoup d'honneur, soit de choisir obstinément la mort. Il faut que l'un ou l'autre advienne avant que nous ne nous séparions. J'ai pris l'avantage, et je vais te vaincre. » Sire Ecke rétorqua : « Tes paroles m'agacent ! Bats-toi tant qu'il te plaira, c'en est fait de ta vie de toute façon. »

¹³² Sire Dietrich aurait donné tout au monde pour pouvoir s'en sortir. Mais Ecke passa ses bras autour de sa chemise de maille. Il dit alors : « A quoi cela te sert-il d'être couché sur moi ? Tu perdras pourtant la vie ; tu n'as aucune chance de me vaincre. » Sire Ecke ne lui montra que trop bien que ce n'était pas là tendre étreinte de dame. Il serra Dietrich si fort que son sang gicla au loin et arrosa le trèfle alentour. De son baptême jusqu'à la fin de sa vie, jamais le Véronais ne connut une douleur semblable.

¹³³ Ecke pressa le héros encore plus fort. Dietrich n'avait encore jamais vécu un jour si pénible. Entre-temps, Ecke s'était presque relevé. Alors qu'il se tirait de sous Dietrich dans l'herbe, il saisit ce dernier au gorgerin, des deux mains. Là où le preux était resté indemne jusque là, Ecke lui déchira les anneaux du haubert comme s'ils étaient de verre fragile. A cause de cette infortune, Dietrich se retrouva allongé sur son adversaire sans la moindre protection. Alors Ecke élargit les blessures du Véronais, de sorte que le sang les macula tous deux.

¹³⁴ Aucun d'eux ne se souciait plus des épées ; tous deux enduraient de violentes étreintes. Ils roulèrent jusqu'à une clairière, s'infligeant l'un à l'autre une si grande douleur que le sang coulait sur

le trèfle vert, le long d'une pente. Le Véronais poussa Ecke si fort contre un tronc d'arbre vert que le sang gicla hors des blessures. A cause de cela, le courageux héros s'évanouit. Le Véronais le pressa avec une si grande force contre le sol qu'il en perdit presque la vie.

¹³⁵ L'armure d'or d'Ecke était excellente. Le noble et héroïque Véronais se tenait toujours allongé sur lui. « Tu ne vivras pas plus longtemps, dit-il, si tu ne me remets pas ton épée. Si tu refuses, tu devras subir la mort par mes mains. Plutôt que d'en arriver là, tire-toi donc de cette détresse en te mettant de ton plein gré à mon service. Sinon je t'emmènerai moi-même comme prisonnier devant tes dames : c'est ainsi qu'elles feront ma connaissance. »

¹³⁶ A cela, Ecke, le vaillant héros, répliqua : « Je veux porter mon épée moi-même, puissant prince de Vérone. Trois reines de haut renom m'ont envoyé dans cette forêt, sois-en sûr. Avant que tu ne m'aies emmené prisonnier à Jochgrimm devant ces belles reines », cria Ecke d'une voix forte, « je préférerais perdre la vie, plutôt que d'être raillé par les nobles dames ! »

¹³⁷ Alors sire Dietrich, le prince renommé de Vérone, lui lança : « Ne dis pas cela, très glorieux Ecke ! Remets-moi ton épée, héros hors de pair », exigea le preux connu à cent lieues à la ronde. « Dieu m'est témoin que que c'est vraiment à contrecœur que je devrais prendre ta vie. C'est pourquoi tu dois tout de même te rendre, sans quoi ce sera ta fin. Je te le propose encore avec insistance, mais si tu refuses, la mort viendra. Je ne vois pas d'autre solution. »

¹³⁸ « Si je te remettais mon épée », répondit Ecke, le héros, « les hommes et les dames de Jochgrimm me honniraient pour toujours. J'aime mieux perdre la vie », dit le preux altier. « Tu ne recevras mon épée ni maintenant ni jamais. Tout te réussit jusqu'à maintenant, il ne te reste plus qu'à me prendre la vie. On chantera ta gloire pour cela. Je ne peux rien te dire de plus : je te concède que tu as conquis à mes dépens une plus grande réputation que n'aurait su le faire un lâche. »

¹³⁹ Alors Dietrich, le glorieux prince de Vérone, reprit la parole : « Tu me fais de la peine, Ecke ! Si tu t'obstines à ne pas changer d'avis, alors, preux d'élite, ta vie est perdue. Aussi réfléchis-y encore une dernière fois, pour l'amour de toutes les nobles dames, sinon c'en est fait de toi. Je n'attendrai pas plus longtemps. Tu me jettes des regards meurtriers. Si tu te relevais du sol, il me faudrait mourir. »

¹⁴⁰ Il lui arracha alors le heaume. Si nombreux que fussent les coups qu'il porta sur la coiffe de maille, il ne put lui faire le moindre mal. Il asséna alors un coup du pommeau de l'épée : aussitôt le sang commença à couler par toutes les fentes de la broigne d'or. Le géant perdit connaissance. Cela lui arriva par sa propre faute. Dietrich le frappa aux plaques pectorales de l'armure, qui étaient toutes deux d'or, et enfonça l'épée au travers du corps d'Ecke. Il triompha ainsi de ce grand péril.

¹⁴¹ Après avoir vaincu Ecke, Dietrich s'écarta du vaillant héros et cria d'une voix plaintive : « Ma victoire, ainsi que ta mort prématurée, me font rougir de honte au plus haut point. Je te plains de ton triste sort, homme voué à la mort. Désormais, partout où j'irai dans la contrée, les gens me montreront du doigt et diront avec raison : « Regarde, c'est le Véronais, qui est capable d'assassiner des rois ! »

¹⁴² Dietrich dit : « Ecke, ta mort imminente me peine ! Ton orgueil et tes belles dames vont te coûter la vie. Je dois insister sur ce point, car je n'ai encore jamais vu un preux courir après la mort comme tu l'as fait ici, héros. Tu ne pouvais te modérer d'aucune manière. Sur ce chemin qu'y t'a mené au trépas, tu ne pus ni exécuter ton projet, ni y renoncer. Heureux l'homme mortel qui peut aussi bien s'accrocher à tous ses désirs qu'y renoncer.

¹⁴³ J'ai cependant de bonnes raisons d'avoir honte. Et si je ne portais pas le nom qui est le mien, mais quelque autre, lequel m'indifférerait, si je pouvais prendre un nom tout différent, si seulement j'étais emmuré dans un cachot où mon nom ne me suivrait pas, ou si au moins je n'étais pas né comme Dietrich de Vérone, de quoi aurais-je donc besoin de me plaindre ? J'ai à présent perdu à cause de ce combat le bon renom que j'avais acquis au cours de ma vie. Vraiment, la terre ne devrait plus me porter après ce meurtre ! »

¹⁴⁴ L'infortune du preux commença après qu'il eût pourfendu le géant. Il se mit à se lamenter avec véhémence, en disant : « Pauvre de moi, qu'ai-je fait ! Mon destin tragique me poursuit sans

discontinuer. On devrait m'emmurer, de sorte que l'air ne m'atteigne pas : je m'en consolerais plus facilement que d'avoir commis ce forfait. Jadis, grande était ma gloire, mais elle est maintenant passée, le lieu du combat m'en soit témoin. Pauvre de moi, Ecke, de ne pas t'avoir laissé vivre plus longtemps !

¹⁴⁵ Pour avoir commis cet acte, je devrai désormais vivre sans gloire ni réputation princière.

Qu'attends-tu, O Mort ! Fauche-moi donc sur place, félonne que tu es ! Je me demande bien comment j'ai pu en arriver à un tel déshonneur ? Cela m'affecte beaucoup d'avoir pris ta vie, héros, et j'en accuserai Dieu », dit le Véronais. « Même si je cachais cela au monde entier, je ne pourrais jamais y repenser sans perdre toute joie de vivre.

¹⁴⁶ Toutefois, puisque cette infortune s'est abattue sur moi, je veux annoncer au monde entier que je t'ai assassiné. La nouvelle se répandra de toute façon, et du reste elle est vraie. Il me faut maintenant continuer à vivre, et l'on médiera de moi, ainsi que je l'ai bien mérité. Malgré les tristes circonstances dans lesquelles j'ai conquis ce butin, je vais oser m'emparer de ton armure. De cette façon, je t'aurais dépouillé. Je ne sais pas tout où je pourrai encore me rendre dans le monde, après cette infamie. »

¹⁴⁷ Ensuite il commença à retourner Ecke pour lui enlever son armure, dont l'or brillait magnifiquement. Puis il se saisit du heaume du géant. Il se revêtit de l'armure resplendissante, parce qu'il voulait la porter. Elle était trop grande pour lui et pendait jusque dans l'herbe. Il s'en dépouilla aussitôt. Le héros d'une extrême vaillance la porta de sa main jusqu'à un tronc d'arbre tombé. De l'épée, il trancha alors une bonne longueur du haubert.

¹⁴⁸ Après avoir éprouvé l'excellente épée et enfilé les jambières, il laça fermement le heaume sur sa tête et prit l'écu par la guiche. En s'éloignant du tronc d'arbre, il dit : « Si seulement on n'allait pas s'imaginer que je t'ai infligé ces blessures pendant ton sommeil, je deviendrais grandement renommé. » Il retrouva son cheval attaché à l'arbre et monta en selle, le cœur en deuil. Les deux flancs du destrier se trouvèrent trempés de son sang.

¹⁴⁹ Sire Dietrich était sur le point de quitter les lieux, quand Sire Ecke lui demanda d'attendre : « Héros remarquable et glorieux », dit le preux, « si tu as jamais été magnanime, reviens auprès de moi. Je te le demande parce que je suis à bout de forces. Ne me laisse pas gésir ainsi : coupe moi la tête, pour l'amour de toutes les belles dames, car je crois que je suis condamné. » Dietrich répondit à cela : « Soit, je vais le faire. »

¹⁵⁰ Sire Dietrich le décapita. L'excellent Véronais porta la tête d'Ecke jusqu'à sa selle et l'y fixa solidement. Ensuite le héros d'une extrême vaillance dit : « Je vais rapporter à tes nobles dames, qui t'ont choisi comme champion pour ma perte, de tristes nouvelles. C'est la raison pour laquelle je veux garder ta tête pour celles qui t'ont envoyé : je ne la laisserai pas avant de l'avoir amenée dans leur pays. »

¹⁵¹ Sire Dietrich monta de nouveau en selle. Je ne vous dis là que pure vérité : le guerrier au fier courage chevaucha sans trêve à travers les prés, jusqu'à ce qu'il trouvât auprès d'une superbe fontaine une dame endormie. Elle était si belle que nulle ne pouvait se comparer à elle. Elle était venue en toute insouciance à travers le bois, jusqu'à la fontaine. Cette dernière se trouvait sous un large tilleul²². C'est précisément là que son cheval avait porté le bon Véronais.

¹⁵² Le célèbre héros mit pied à terre. Il attacha Valke²³ à la branche d'un tilleul et se rendit auprès de la dame. Mais elle était plongé dans un si profond sommeil qu'elle ne s'aperçut pas de sa présence : elle dormait si bien ! Il dit : « Très chère, belle dame, s'il vous plaît, ne vous fâchez pas de ce que je vous réveille de la sorte. » -« Point du tout, cher héros » répondit-elle en le regardant amicalement.

¹⁵³ Elle ajouta : « Que Dieu vous garde, Sire Dietrich, glorieux prince de Vérone. Racontez-moi votre histoire. D'où êtes-vous venu ? J'aimerais beaucoup l'apprendre. Cela me fend le cœur de vous voir si cruellement marqué de plaies affreuses. C'est pourquoi je veux vous guérir totalement dans

22 L'arbre et la fontaine sont fréquemment les indicateurs d'une rencontre avec une créature merveilleuse dans les textes médiévaux. Dans les épopées allemandes, le tilleul remplit souvent ce rôle.

23 Nom du cheval de Dietrich. Dans la *Thidrekssaga*, ce remarquable destrier est offert au héros par son vassal Heime. Le récit allemand de *La Bataille de Ravenne* donne une version différente : Dietrich y conquiert le cheval au combat, sur le guerrier Starcher.

les plus brefs délais. A cause de ce terrible combat, vous êtes tout maculé de votre sang vermeil ! »

¹⁵⁴ Alors Sire Dietrich, l'excellent prince de Vérone, répondit aussitôt à la belle dame : « J'ai rencontré un jeune héros à cause duquel j'ai failli perdre la vie. Il m'a blessé de la sorte par grande bravoure. Sa force n'était certes pas négligeable : je ne l'ai vaincu qu'à grand-peine », raconta-t-il à la superbe et irréprochable dame. « Il m'a mis en péril de mort. Pansez mes plaies, noble dame, car je suis presque à l'agonie. »

¹⁵⁵ La belle et courtoise dame pansa les graves blessures du vaillant héros. Elle lui donna de plus une boîte d'onguent. Il souffrait beaucoup. Aussi lui dit-elle : « Véronais, prenez donc cet onguent. Aucun héros n'a jamais été blessé si gravement que, s'il en enduisait ses blessures, il ne s'en remette en trois jours, pour peu qu'elles ne soient pas trop proches du cœur. Ayez confiance, Véronais, votre douleur va vous quitter. »

¹⁵⁶ Sire Dietrich de Vérone dit alors : « Veuille Dieu vous récompenser, puissante reine, pour cet utile présent ! C'est Lui qui vous a envoyée à mon aide. » Le célèbre héros poursuivit : « Vous me portez chance, et je vous en serai toujours reconnaissant de tout mon cœur. C'est pourquoi je vous témoignerai toujours ma gratitude, magnifique reine. Si votre merveilleux onguent n'existait pas, il me faudrait mourir. »

¹⁵⁷ L'excellent héros dit encore : « Confiez-moi maintenant, noble reine, pour votre propre renom, d'où vous êtes originaire, dame, et ne soyez pas irritée par cette question. » Le noble prince ajouta : « Faites-moi aussi connaître votre nom, dame sans défaut : vous m'avez fait tant de bien que je vous servirai ma vie durant. »

¹⁵⁸ La reine répondit de la sorte : « Aimerez-vous connaître mon nom, très noble Véronais ? Je m'appelle Dame Babehilt. Je possède sous la mer un pays magnifique, libre de tout soucis. Là se tiennent à ma disposition tous les jours cinq cents chevaliers puissants qui sont mes hommes liges, croyez m'en, et je sais prédire le bien comme le mal. » Sire Dietrich se réjouit beaucoup d'entendre cela.

¹⁵⁹ Sire Dietrich dit encore à la noble reine : « Dites-moi donc, glorieuse dame : me retrouverai-je encore souvent en grand danger, ou n'ai-je plus à craindre la mort ? » Le Véronais ajouta : « Je dois chevaucher jusqu'à Jochgrimm, au pays des trois reines qui ont envoyé Ecke. Je l'ai tué au combat, pour sauver ma propre vie. A présent, je veux aller informer personnellement les dames de son destin. »

¹⁶⁰ La noble reine répondit : « Je te prédis, noble prince, que tu te retrouveras encore souvent dans la détresse du combat. Si tu es en route pour Jochgrimm, ton épée ne restera guère en repos. Tu infligeras par elle de profondes blessures, car il te faudra encore affronter de grands dangers. Mais tu n'as pas à craindre de trouver la mort à cette occasion : je peux te l'assurer sur mon honneur car, en vérité, Dame Fortune te protégera. » Le prince la remercia pour ces paroles. Elle lui donna sa bénédiction.

¹⁶¹ Brisons là, et racontons plutôt ce qu'il advint au Véronais par la suite. Nous ne pouvons pas nous en dispenser. Il avait à peine chevauché un demi-mille à travers la forêt sans chemins, quand il entendit la voix très plaintive d'une dame. A cause de ses blessures, il se laissa glisser de sa monture. Puis il attacha le cheval à une branche. Sire Vasolt, le vaillant héros, arrivait justement au galop.

¹⁶² Le courageux guerrier poursuivait de la sorte une jeune fille. Celle-ci supplia le Véronais : « Sauve- moi, en cette contrée sauvage ! Et si tu as jamais entendu parler de Dieu, viens-moi en aide. Je suis une créature de Dieu. Le seigneur altier de ce domaine me poursuit avec ses chiens de chasse²⁴. Du fond du cœur, je te demande de me porter secours ici-même, là où je t'ai trouvé. » Dietrich demanda : « Dame, comment s'appelle-t-il ? » Elle répondit : « Il s'appelle Vasolt, les

24 Il s'agit probablement là d'une transposition littéraire de la légende tyrolienne du Chasseur Maudit, qui poursuit les femmes et lance à ceux qui l'aident dans cette chasse un os à ronger. En outre, la victime traquée est ici une jeune fille sauvage, et les légendes tyroliennes rapportent que ces créatures sont poursuivies par les hommes sauvages.

hommes sauvages²⁵ sont ses sujets. »

¹⁶³ « Ces montagnes sont étonnamment peuplées », dit alors Dietrich. « Et si j'étais capable de me battre, vous y trouveriez avantage. Mais j'ai triomphé de justesse d'un héros, et j'en ai reçu des blessures qui ne sont pas encore guéries. Nous pouvons tous deux nous plaindre à Dieu de nous trouver en une telle situation. Pourtant, malgré ses nombreux coups, j'ai pu m'emparer de sa cuirasse. » La jeune fille répondit à cela : « C'est l'armure d'Ecke, le frère de Vasolt ! Maintenant, je tremble pour toi, car il n'existe personne d'aussi brave que Vasolt. »

¹⁶⁴ A cet instant, deux chiens coururent sus à lui. Dietrich hissa la jeune fille sur son cheval. Il vit alors qu'un chevalier au caractère impitoyable était sur ses traces. Il tenait à la main un cor de chasse, dont il sonna aussitôt, de telle sorte que le son en retentit dans tout le pays. Le poursuivant trouva ses chiens attachés : c'était là l'œuvre du prince de Vérone. Furieux, Vasolt, le vaillant héros, les libéra.

¹⁶⁵ Sire Dietrich put contempler le chasseur à loisir. Vasolt portait à cette occasion des armes dignes d'un empereur. Sur son heaume robuste et superbe était fixée une couronne, somptueuse et de grande valeur. Comme nous en informe notre source, le fier Vasolt était un roi puissant. Il portait ses cheveux longs et coiffés comme ceux d'une femme. L'homme de haute naissance était largement aussi grand qu'un géant.

¹⁶⁶ Vasolt sauta de sa selle sans se servir des étriers. Ses tresses étaient tellement longues qu'elles pendaient jusqu'au sol de chaque côté de sa monture lorsqu'il chevauchait. Elles étaient galonnées d'un acier argenté, formant deux ornements brillants. Le Véronais les admira. Ils étaient solidement fixés aux heaumes par des ferrures, et étaient si durs que les cheveux du preux n'avaient encore jamais été coupés en quelque combat que ce fût.

¹⁶⁷ Avec quelle rage Vasolt se précipita sur Dietrich ! « Tu m'as pris ma jeune fille », cria alors le seigneur du pays. « Je ne peux pas supporter cela venant de toi ! Je l'ai chassée toute la journée depuis les montagnes lointaines. D'où viens-tu donc ? Et qui t'a donné le droit de me voler ma proie ? Si je pouvais conquérir sur toi quelque gloire, les choses ne se termineraient pas sans combat entre nous. Vous pendriez plutôt tous les deux à une corde sous mes yeux.

¹⁶⁸ Tes blessures te viennent maintenant très à propos. Crois-moi, si je n'avais pas vu ton sang couler par les mailles de ton haubert, le diable se serait déchaîné contre toi. Je ne t'aurais laissé impuni ni pour l'amour de Dieu, ni par égard pour ta bravoure. Mais le triste état dans lequel tu te trouves me suffit à m'apaiser, bien que tu ne représentes absolument rien pour moi. » -« En quoi aurais-je mérité cela ? » demanda le Véronais. « On vous en aurait blâmé, si vous m'aviez attaqué sans motif. »

¹⁶⁹ Vasolt rétorqua aussitôt à cela : « Même si tu n'étais blessé nulle part, je n'obtiendrais guère de gloire par une victoire sur toi. Tes propos arrogants m'irritent. Avant que je ne me sépare de toi, tu auras changé de ton. Tu devrais ne parler qu'aux portes, qui ne peuvent pas comprendre. Avec tes douloureuses blessures, tu devrais cesser de tenir de tels propos. » Dietrich répliqua : « Même si mon discours te contrarie, laisse-moi partir, et donne-moi cette jeune fille. »

¹⁷⁰ « Va-t-en », dit Vasolt, « elle est à toi. Et si tu veux avoir la paix, alors oublie toute idée de combat contre moi, et veille à ne plus te trouver sur mon chemin dans toutes ces montagnes. » Ainsi parla Vasolt au héros. Entre-temps, il s'était fait tard. Alors la jeune fille que Dietrich avait prise sous sa protection cria : « Sire, éloignons nous de lui au plus vite ! » Car elle craignait le caractère changeant du preux. Le Véronais quitta donc les lieux, ce dont elle se réjouit beaucoup.

¹⁷¹ Sire Dietrich commença à l'interroger en détail : « Racontez-moi, à présent : qu'avez-vous fait pour qu'il se courrouce tant contre vous ? Je suppose qu'il est mal disposé envers nous deux. » -« Sire, » répondit-elle, « je ne sais pas pourquoi il me persécute si souvent. Moi qui vivait fière et libre, il m'a totalement humiliée. Il a pour sujets des rois puissants et honorables, mais ceux-ci ne

25 Figures légendaires fort répandues au Moyen Age. Il sont dépeints comme des hommes barbus et velus, vivant nus (et parfois représentés avec un pagne de feuilles) dans les bois où ils mènent une existence fruste. Ils possèdent parfois des facultés merveilleuses.

sont pas à même d'entreprendre quoi que ce soit pour me protéger. Du reste, tout ce qu'il leur ordonne et exige d'eux doit s'accomplir.

¹⁷² Que Dieu veuille maintenant nous protéger de son pouvoir. » -« S'il ne s'était pas détourné de son projet pour l'amour de Dieu, » dit Dietrich, « il nous aurait pendus tous les deux. Si jamais je survis à mes blessures, je le provoquerai en un loyal combat. » La demoiselle sauvage dit sur ce point : « Sire, je vous le déconseille. Si vous voulez vous en sortir indemne, chevauchez au plus vite loin de lui. Si la colère envahit ce félon et s'il apprend la mort d'Ecke, nous sommes perdus. »

¹⁷³ Le preux tomba au sol à cause de ses blessures. Il dit : « Le nom de cet homme doit être honni. Que reproche-t-il donc aux jeunes filles telles que vous, pour que même son sang royal ne le porte pas à mieux agir à votre égard, et pour qu'il vous dépouille de l'honneur dans lequel vous viviez ? Je n'ai jamais entendu de la bouche d'un chevalier que l'on doive chasser les dames comme du gibier. En vérité, il serait plus convenable pour lui de se montrer bien disposé envers vous toutes. » -« Ne vous occupez pas de ce qu'il fait. Je vois là-bas une simple qui fera du bien à vos blessures. »

¹⁷⁴ Cet espoir de guérison le revigora. Il se redressa et s'assit à même le sol. Elle se rendit en hâte à l'endroit où elle voyait les herbes médicinales. Tous deux s'y fiaient absolument. Malgré l'heure tardive, elle en arracha une et la broya entre ses mains avec l'habileté des gens sauvages²⁶. La douleur de Dietrich s'amenuisa sur le champ, et ses forces lui revinrent, de sorte que la fatigue le quitta complètement, le laissant aussi frais que s'il n'avait livré aucun combat auparavant.

¹⁷⁵ La jeune fille se rendit là où il avait attaché son cheval à un arbre. Ce destrier menait une vie bien difficile. Elle arracha des feuilles pour lui, et lui donna également de l'herbe et tout ce qu'elle put trouver d'autre, jusqu'à ce qu'il fût rassasié. Au milieu des trèfles, elle découvrit encore des plantes médicinales, qu'elle distingua d'entre les fleurs. Elle les administra aussitôt au coursier. L'efficacité de ces herbes lui ôta sa lassitude, de sorte qu'il reprit des forces et put par la suite porter son seigneur en armes à travers la forêt.

¹⁷⁶ Entre-temps, Dietrich s'était entièrement rétabli. Il dit alors à la dame : « Je ne souffre plus de rien, si ce n'est que je n'ose pas dormir. » -« Je vous veillerai jusqu'au lever du jour », dit-elle au Véronais. Elle détacha aussitôt les courroies de son armure, qu'il lui fallait enlever. Elle le pensa avec les simples, et le feu des blessures s'éteignit. Puis il revêtit de nouveau ses armes, posa son écu sous sa tête et s'étira.

¹⁷⁷ La jeune fille le veilla fidèlement toute la nuit durant. Mais comme il dormait toujours au lever du jour et que la lumière du matin les éclairait, une forte détresse s'empara d'elle, car elle était peu désireuse de le laisser seul. Elle avait à tout moment l'impression que des chiens courraient la forêt aux alentours. Elle le toucha assez souvent de la main, mais il était si profondément plongé dans le sommeil qu'il n'en remarqua rien.

¹⁷⁸ Consciente de ses devoirs, elle resta assise auprès de lui. « Sire », dit-elle, « qu'est-ce que cela veut dire ? Ce long sommeil ajoutera beaucoup à notre détresse commune, et je n'ai déjà que trop tardé. Bientôt, Sire Vasolt viendra sur son coursier et nous prendra la vie. Il m'infligera chagrin et douleur parce que je l'ai rejeté. Dieu veuille me soutenir dans cette épreuve. » Elle avait tant pleuré que ses yeux étaient devenus rouges. Elle hurla à pleine voix : « Au secours ! Es-tu donc mort ? »

¹⁷⁹ Dans son chagrin, elle commença à s'arracher les cheveux, en criant : « Es-tu donc mort à un si jeune âge ? Pourtant, tu es à présent guéri de toutes les blessures qui aient jamais pu t'être infligées. » A ce moment-là, il l'entendit se plaindre à fendre l'âme, comme la chanson nous en informe, bien qu'il ne fût pas encore complètement réveillé. Un bruit entendu retira toute joie à la jeune fille, et la peur lui glaça le cœur. Elle cria : « Réveilles-toi donc à la fin, sinon nous sommes perdus ! »

¹⁸⁰ Il remua juste au moment où elle entendit venir le péril. Elle dit précipitamment au héros : « Vous avez dormi beaucoup trop longtemps. Je vous conjure de vous réveiller, au nom de votre propre bravoure ! » Mais il n'entendait toujours pas ce qu'elle lui disait. Elle l'appela une nouvelle

26 Ces êtres connaissent les propriétés curatives des plantes des bois. Dans l'épopée *Kudrun*, le guerrier Wate doit ses talents de guérisseur à des femmes sauvages.

fois. Il se réveilla alors de colère et lui demanda ce qui lui prenait. « Je vous entends crier depuis longtemps », dit le Véronais. « Avez-vous entendu quelqu'un à proximité, Dame ? » A cela, elle répondit : « Oui, Sire ! Sire Vasolt est revenu dans la forêt. »

¹⁸¹ « C'est certainement arrivé à cause de nous, » dit-il, « il tient à nous revoir tous les deux. » -« Maudit soit-il ! » s'écria la jeune fille. « Hélas, je ne peux me cacher nulle part. Sire, vous ne devez pas l'affronter, car vous ne pourriez pas vous mesurer à lui. Il m'a causé de grandes souffrances, et je ne compte pas l'attendre. Que Celui pour l'amour de qui vous m'avez sauvée vous accorde victoire et gloire et nous aide à nous échapper d'ici ! » Elle le recommanda instamment à Dieu, et tous deux se firent leurs adieux.

¹⁸² C'est ainsi qu'ils se séparèrent là. Elle s'éloigna de lui en direction de la forêt, taraudée par une peur affreuse. Elle tremblait de tous ses membres, car elle craignait que Vasolt ne la rattrapât. Aussitôt apparut le maudit. Il cria : « Maintenant que tu n'as plus de protecteur, il va t'arriver du mal ! » Elle poussa de nouveau un haut cri. Le Véronais dit en l'entendant : « Il me semble que ma demoiselle est en difficulté. Je vais tout de suite voler à son secours contre celui qui l'a harcelée.

¹⁸³ Elle ne doit pas m'avoir aidé pour rien ! » Il piqua des deux et guida le cheval en direction de la voix qu'il avait entendue dans la forêt. Sire Vasolt l'avait entre-temps rattrapée. Les deux guerriers descendirent de leurs destriers. Sire Vasolt ne garda pas longtemps le silence. Il dit alors : « Si vous ne me présentez pas votre gage, vous devrez tous deux être pendus ! Je ne différerai pas cela plus longtemps. » -« Vraiment ? » cria le Véronais. « Je vais d'abord vous livrer un loyal combat ! »

¹⁸⁴ Sire Vasolt saisit une longue et lourde branche, et l'arracha de son arbre, avant de la briser aussitôt en frappant Dietrich. Alors il en saisit une autre, de sorte que l'arbre en fut bientôt entièrement dépouillé. Vasolt se comportait comme s'il voulait défolier la forêt entière. On entendait le fracas des branches retentir à une demi-lieue à la ronde. Le preux arrachait les arbres, de telle manière qu'ils se fendaient. Le Véronais les brisait de telle façon qu'ils volaient entièrement en éclats.

¹⁸⁵ Quand il ne trouva plus de branches, Vasolt dégaina vivement son épée et frappa tant le Véronais que son heaume en retentit très hautement. L'épée de Sire Ecke rendait de l'écho, et brisait aisément les mailles de l'armure. La couronne qui entourait le heaume de Vasolt commença à devenir rouge de sang. Malgré leur protection d'acier, ses cheveux finirent par être coupés, de sorte qu'ils tombèrent sur le sol. Le heaume de Vasolt fut percé d'un coup qui lui infligea une profonde blessure.

¹⁸⁶ Tous deux étaient mal disposés l'un envers l'autre. Ils n'avaient encore jamais combattu avec tant d'acharnement : ils se portaient de rudes coups d'épée. Bien qu'ils n'eussent pas encore chaud au point de prendre feu, ils retirèrent leurs heaumes et les suspendirent aux branches. Là-dessus, le Véronais dit : « Même si tu es le diable de l'enfer, tu devras pourtant m'accorder la victoire. S'en souviens-tu qui voudra ! » Il saisit son épée des deux mains et lui trancha sa seconde tresse, de sorte qu'elle chut aussi à terre.

¹⁸⁷ « Je veux me rendre ! » dit Vasolt. « Tu dois me faire grâce de la vie, car tu m'as vaincu. » -« Très volontiers », répondit Sire Dietrich. « Jure-moi sincèrement de me servir loyalement et de rester à mes côtés tant que je ne t'aurais pas fait de mal. » -« Soit », dit alors Sire Vasolt, « je t'en donne ma parole d'honneur ». Il lui prêta aussitôt trois serments, mais par la suite il les enfreignit tous. C'est pourquoi il perdit son honneur.

¹⁸⁸ Vasolt demanda : « De qui ai-je l'honneur de porter la couronne ? Je serais bien en peine de dire qui m'as vaincu. Puisque tu as remporté la victoire sur moi, je te tiens pour un homme de valeur. Que d'honneur tu as déjà conquis à un si jeune âge ! Partout où je me rendrai dans le pays après t'avoir quitté, je serai incapable de te faire connaître. Pour cette raison, héros, laisse-moi savoir comment je dois t'appeler et dis-moi ton nom, Sire. Car si nous étions amenés à nous quitter sans que je sache qui tu es, ce serait une honte pour nous deux. »

¹⁸⁹ « Nous sommes inconnus l'un de l'autre. Je m'appelle Dietrich : tu pourras dire cela à ceux qui t'interrogeront à ce sujet. Je suis venu de Vérone et j'ai livré, pour défendre ma vie, un combat à

l'issue très incertaine. Je me suis trouvé, du fait d'un jeune homme, dans un si cruel embarras que je n'ai encore jamais vécu de plus grand danger : pourtant, Dieu m'a sauvé. » Alors intervint la demoiselle sauvage : « Pourquoi lui dites-vous cela ? Pourquoi ne laissez-vous pas ces faits sous silence ? »

¹⁹⁰ Alors Sire Vasolt s'écria : « En quoi cela vous dérange-t-il qu'il me dise la vérité ? Etiez-vous présente lors du combat ? Ou pouvez-vous me dire exactement qui il a tué dans les lointaines montagnes ? Cela ne peut pas être une épée qui l'a malmené, tant ses blessures sont grandes. Il doit récemment avoir rencontré le diable dans la forêt. Toutefois, nul ne tient tête au Malin, si ce n'est les fous.

¹⁹¹ Il est bien malheureux pour moi que tu n'aies pas rencontré Ecke », dit Vasolt, « et cela me peine. Je n'ai pas encore partagé avec mon frère l'héritage, les villes et les contrées que mon père nous a laissés. Ceux-ci doivent encore rester indivis et sous notre autorité commune. Mais si tu avais déjà vaincu mon frère, toutes nos terres se trouveraient sous ma seule domination. Mon frère se nomme Ecke, et il est encore très jeune. » -« Il me semble à t'entendre », dit le Véronais, « qu'il y a deux Ecke.

¹⁹² J'ai vu l'autre étendu mort à mes pieds. Ce n'est pas encore le troisième jour depuis qu'il m'a rattrapé. Il courait malgré son armure, aussi vite que s'il volait. Il m'a tant provoqué que j'ai dû engager le combat. Quelque offre honorable que je lui fisse, je ne pus négocier avec lui. Quoi que je lui dît, il voulait me ramener mort ou vif à ses dames. Il ne m'a jamais souhaité de bien. Mais le Dieu clément m'a aidé, m'accordant la victoire. »

¹⁹³ Là-dessus, le vaillant homme rétorqua : « S'il est vrai que tu as vaincu mon frère, personne n'osera plus désormais te tenir tête. Car lorsque tu te bats, nous devons tous nous incliner devant toi : tu terrasses tous les preux ! Pourtant, si je ne m'abuse, ton armure est en parfait état ! Tu dois encore me raconter, héros, par quelle perfidie tu as triomphé de mon frère, et comment tu l'as mis à mort. Il me semble que tu n'as mérité aucune gloire dans cette affaire ! »

¹⁹⁴ Sire Dietrich de Vérone lui répliqua alors avec colère : « Que ta parole change soudainement ! Tout ce que tu as sottement proféré aujourd'hui est totalement faux. Qui t'as éduqué ainsi ? Tu viens juste de me donner tes mains²⁷ ! C'est pourquoi il te faut à présent mourir, je te l'assure. Tu es celui qui as brisé ta parole. Si tu ne t'échappes pas dans les flots de la mer²⁸, tu devras payer pour cela, même si tu es un parent du diable ! »

¹⁹⁵ « Je n'ai aucunement l'intention de fuir. Tu ne pourras jouir sans rencontrer d'opposition ni de mon héritage, ni de mes biens propres. Je veux certes garder le silence sur la mort de mon frère, mais si tu l'as tué dans son sommeil, tu subiras ma colère. Qui t'a donc donné le droit d'assassiner ainsi les hommes ? » Sire Dietrich répondit : « Je suis maintenant las de ton hostilité et de tes outrages ! Tu vas payer pour cela. »

¹⁹⁶ Il y eut là un rude combat. Les heaumes ne furent pas du tout ménagés après qu'ils eussent commencé à s'affronter. Chacun était mal disposé envers l'autre. Mais vous devez savoir une chose : ils n'avaient plus la force de s'infliger mutuellement quelque dommage que ce fût. Ils se frappaient l'un l'autre sur le casque et les mailles de la cuirasse. Pourtant, ils ne se causaient réciproquement aucun dégât. La dame observait, montée sur son cheval, sans que nul ne vint séparer les héros.

¹⁹⁷ Sire Dietrich de Vérone dit alors distinctement à Sire Vasolt : « Tu es un homme sournois ; Dieu veuille me préserver de toi. L'esprit combattif d'Ecke est passé en toi, bien qu'il eût été étendu mort à mes pieds dans la forêt avant que je ne le quittasse. Je ne veux pas supporter cela plus longtemps. J'ai l'impression de subir les coups de deux hommes de ta trempe. Vraiment, tu dois faire cesser cela et renoncer à l'aide de celui qui t'assiste. Si tu me vaincs par ta seule force, tu seras en vérité un vaillant héros. »

²⁷ Vasolt a placé ses mains entre celles de Dietrich en lui prêtant serment : c'est le geste de l'hommage vassalique.

²⁸ Allusion à un épisode du cycle de Dietrich, parvenu jusqu'à nous grâce au texte de *La Bataille de Ravenne*, au cours duquel le héros Wittich, poursuivi par Dietrich, lui échappe grâce à l'intervention d'une ondine qui l'emmène sous la mer.

¹⁹⁸ « Pourquoi me reproches-tu d'avoir deux cœurs ? C'est plutôt le cœur de Diether, ton très vaillant frère, qui est passé en toi ! Une dame vous as tous deux mis au monde, lui et toi. Sa force a pénétré dans ton corps après que Wittich, l'homme altier, l'ait tué sur le champs de bataille de Ravenne. Pourtant ce dernier parvint à t'échapper, alors que tu voulais le tuer et que tu commençais à t'embraser²⁹. Il t'échappa en se réfugiant dans la mer. Rien de tel n'était encore jamais arrivé auparavant à cet audacieux héros. »

¹⁹⁹ Dietrich se rappela alors des enfants de Dame Helche et de son frère³⁰. Son cœur s'emplit de douleur. De ce fait, la haine et la fureur du combat s'emparèrent de lui. Il se précipita aussitôt sur Vasolt, avec colère et agressivité, et se mit à la frapper avec une extrême violence. Quelles profondes blessures il infligea au preux, sous les yeux de la dame ! Dietrich leva son épée des deux mains et frappa Vasolt si violemment que ce dernier tomba à terre.

²⁰⁰ Le Véronais l'avait presque tué. Alors intervint la dame, comme je vais vous le raconter, en disant : « Non, excellent guerrier ! Vous devez le laisser en vie et me remettre ce chevalier, il ne se comportera plus jamais ainsi. » Le noble prince de Vérone répondit courtoisement à cette requête : « J'accorderai très volontiers tout ce que vous m'ordonnez. Pourtant, je l'assure d'une chose : si jamais il agit de nouveau de la sorte, cela signifiera sa mort. »

²⁰¹ La belle jeune fille aida aussitôt Vasolt à se relever du sol et le désarma sur le champ. Elle lui retira le heaume de la tête, puis banda soigneusement ses plaies. Le Véronais l'avait emporté sur le preux. « Vasolt, » dit-elle, « si tu veux rester en vie, renonce enfin à ce combat contre lui, ainsi qu'à ton perfide comportement : tu devais t'éloigner de lui, à ce que tu disais hier. » Elle fit ses adieux à tous deux. Alors le Véronais la recommanda instamment à Dieu.

²⁰² Les seigneurs chevauchèrent à travers la forêt, jusqu'à un superbe château, et discutèrent chemin faisant de toutes sortes de sujets. Ledit château était puissant et magnifique. Un nain, qui portait une couronne d'or, en était le maître. Sire Vasolt, ce héros excellent et altier, saisit la selle de son nouveau suzerain : il voulait tenir l'étrier au Véronais³¹. Les habitants du château virent clairement ce geste : ils réservèrent au Véronais un accueil au regard duquel Vasolt se trouva bien délaissé.

²⁰³ Malgré cela, on s'occupa de tous deux avec zèle. Ce château avait beaucoup de belles tours et de bâtiments d'habitation adossés à ses remparts. Il ne craignait en rien les machines de siège. Aucun projectile ne fut d'ailleurs jamais lancé contre lui, si ce n'est la grêle. La place forte avait pour protection une solide toiture faite de plomb. Devant chaque grande salle, on voyait trois superbes tours placées en surplomb, qui avaient été bellement érigées là. Qui les aurait toutes comptées en aurait dénombrées plus de cent.

²⁰⁴ On invita les seigneurs à venir manger. Le maître de maison les conduisit alors tous deux dans une vaste salle à manger. Il y avait là grande presse de nains. Cette pièce était tellement longue et large que l'on aurait pu chevaucher à l'intérieur. Ils furent servis à table de manière tout à fait irréprochable par les nains. Alors Sire Vasolt dit : « Suis-je si éloigné de mes montagnes qu'il me faille être traité comme si j'en étais dessaisi ? Je peux certes me contenter de rire avec vous, mais je n'y suis tout de même pas obligé. »

²⁰⁵ Après que l'on eut ôté les tables, Sire Vasolt prit la parole : « Seigneurs, vous devez garder le silence ! Jusqu'à présent, je vous ai habitués à de continuelles victoires : c'est chose révolue désormais. Personne ne doit plus s'incliner devant moi. Cet excellent héros a mis un terme à cette série de triomphes, lors d'un duel. Je vous ordonne, à tous autant que vous êtes, de lui prêter serment de loyale assistance, comme il se doit. Car je dois renoncer à ma suzeraineté sur vous, à compter de ce jour. »

²⁰⁶ Le châtelain dit : « Expliquez-moi donc comment je dois me comporter maintenant, puisque vous

29 Un démon étant intervenu dans sa conception, Dietrich se met à cracher des flammes lorsque la fureur le saisit, comme dans l'épisode évoqué ici.

30 Les deux fils d'Helche et d'Etzel (qui n'est autre qu'Attila le Hun) sont tués par Wittich lors de la bataille de Ravenne, de même que Diether.

31 Geste de respect qui marque la supériorité de Dietrich. Cf *La Chanson de Nibelungen*, strophe 398, où Siegfried rend un service similaire à Gunther en se faisant passer pour son vassal.

prétendez désormais être tous les deux mes seigneurs liges. Je ne tiens ni châteaux ni terres en fief d'aucun de vous deux, et je n'apprécie guère que l'on veuille me réduire par la force à devoir payer tribut. Sachez que je ne prêterai assistance en toute fidélité qu'à celui-là même que je sers aujourd'hui, comme je le dois à juste titre. Je n'ai pas besoin de deux seigneurs, et je renonce volontiers à l'un d'eux. »

²⁰⁷ Sire Dietrich répondit à cela : « Tu dois me jurer fidélité. Je te protégerai des actes de violence à l'aide de toute la puissance de mon domaine, de sorte que nul ne t'incommoderas plus : je t'en donne ma parole d'honneur. » Le nain lui prêta aussitôt son hommage lige, au vu et au su de tous, dans sa propre demeure. Le défilé entre les montagnes lui appartenait tout entier, d'un bout à l'autre. Au matin, les deux chevaliers quittèrent l'endroit. Le nain avait été très hospitalier.

²⁰⁸ Vasolt conduisit le vaillant héros à travers la très lugubre forêt, jusqu'à un trou. Voici qu'ils aperçurent à l'entrée de ce trou un fier et excellent chevalier, qu'ils trouvèrent tout seul. Il faisait les cent pas devant la porte, désireux d'obtenir des précisions sur l'histoire de la mort d'Ecke, dont on l'avait fraîchement informé. Ce héros gardait l'entrée du souterrain. Son gorgerin était très robuste, et l'éclat de son heaume resplendissait comme la lumière du jour.

²⁰⁹ La cotte d'armes qu'il portait sur son armure était fait d'une coûteuse étoffe de soie, ses jambières, d'acier, et ses éperons, d'or rouge. Son épée comptait au nombre des douze lames célèbres : elle brillait comme un miroir. Elle aurait sans aucun doute été digne qu'un empereur la portât chaque jour au combat, à ce que nous dit notre source. Il ne pouvait y en avoir de meilleure, car Siegfried à la Peau de Corne³² l'avait souvent portée au combat auparavant.

²¹⁰ L'excellent héros portait de surcroît un écu gigantesque et très pesant. Que sa bordure était consolidée à merveille par ses ferrures d'acier ! Le guerrier renommé le portait au bras à chaque fois qu'il livrait combat. C'est pourquoi sa gloire fut reconnue alentour. On ne le voyait ménager ses adversaires ni dans les batailles ni dans les duels. Ce preux s'appelait Eggenot. Il portait aussi un javelot acéré, pour lequel il était connu à cent lieues à la ronde.

²¹¹ Comme Sire Vasolt l'apercevait de loin, il dit au Véronais : « Tu dois maintenant garder le silence, ainsi, grâce à ton armure, il te prendra pour mon frère Ecke, et s'inclinera devant toi en guise de salut comme il le faisait autrefois pour mon cher frère. Mais s'il comprend ce qui est arrivé à l'excellent preux, à savoir que tu l'as tué, il ne te le pardonnera pas, comme je le connais. »

²¹² Sire Dietrich, le célèbre prince de Vérone, dit alors : « Il se tient pourtant là tout seul. Comment pourrait-il donc réussir à me prendre la vie ? Ecoute comment j'entends agir : je veux me fier à la solidité de l'armure que j'ai conquise sur ton frère Ecke. Bien qu'il ait failli me tuer, je ne pourrai jamais me consoler de la mort du vaillant héros. »

²¹³ Ils chevauchèrent jusque devant les rochers. Sire Eggenot les salua de très loin. Aussitôt le seigneur Vasolt, aimé des dames, demanda : « Dis-moi, où se trouve donc ton seigneur pour que tu te tiennes ainsi tout seul devant ce trou ? Je suppose que ton seigneur n'est pas ici, ce qui explique que tu montes une garde solitaire. J'aurais beaucoup aimé le voir. Comment vont les habitants³³ ? Tous sont-ils en bonne santé ? »

²¹⁴ « Je me réjouis de vous voir ! » répondit Eggenot. « Car on nous a raconté qu'Ecke avait été tué, ce sur quoi nous nous sommes tous lamentés. Mon seigneur et sa suite sont allés dans la forêt à cheval, c'est pourquoi je suis tout seul, et je me réjouis d'autant plus de voir Sire Ecke encore en vie. Rien n'aurait pu me rendre plus heureux ! Mon seigneur et ses gens recherchent le noble héros dont on prétend, pour notre deuil à tous, qu'il a tué Ecke. »

²¹⁵ Mais Dieu soit loué ! J'ai vu vivant le héros digne de gloire. Cela me rend la vie ! Si je l'avais perdu de cette manière, j'en aurais été affligé pour toujours. » Le jeune preux ajouta encore : « En vérité, je n'ai jamais été aussi ému que je le suis pour Ecke. Il a bien mérité cela de moi. Croyant cette histoire vraie, j'avais résolu d'affronter le meurtrier au combat, fusse-t-il fort et brave, pour

32 Surnom fréquemment accolé à Siegfried dans les épopées allemandes, en raison de son invulnérabilité, acquise en se baignant dans le sang d'un dragon. L'épée dont il est question ici doit donc être Balmung, l'arme de Siegfried.

33 Comme les nains, les géants résident souvent dans des montagnes creuses (cf note 16).

venger Ecke. »

²¹⁶ Alors Sire Dietrich de Vérone dit au jeune et glorieux héros : « Je ne peux pas garder le silence plus longtemps. Je veux te révéler la vérité : Sire Ecke a été tué, tu peux m'en croire. Tu ne le verras plus jamais vivant. » Ayant entendu ces mots, Sire Eggenot dit : « En vérité, cela me peine au plus haut point, et cela me désolera toujours qu'il ait perdu la vie de cette façon ! Il n'en naîtra plus jamais d'autre qui l'égalé en force et en courage.

²¹⁷ Raconte-moi pourtant, héros de valeur, qui lui a causé ce malheur. J'aimerais beaucoup le savoir. Rien de mal ne t'arrivera ici, je te l'assure. » A cela, le preux de Vérone répondit : « Regarde-moi donc, car je suis l'auteur de cet acte. » Sire Eggenot répliqua avec fureur : « C'en est fait de vous, vous allez le payer de votre vie. Je vous le promets : vous allez mourir pour l'avoir tué ! »

²¹⁸ Sire Dietrich de Vérone, le puissant prince, rit de ces paroles. Il était fatigué du courroux d'Eggenot, aussi descendit-il de cheval. Il attacha non loin son destrier Valke. Tous deux se précipitèrent l'un contre l'autre en tirant rageusement leurs épées, comme il se devait. Les étincelles jaillirent du choc des lames jusqu'à la cime des arbres, car ils étaient deux vaillants héros. Vasolt se tenait là sur le pré, observant leur duel avec attention.

²¹⁹ Il aurait volontiers prêté main forte à Eggenot, mais il n'osait pas s'opposer à Sire Dietrich, dont il craignait beaucoup l'épée. Sire Eggenot le brave saisit son branc des deux mains, et porta au fier Véronais un coup si puissant qu'il tomba violemment à terre, comme si son dernier jour était venu. Sous l'effet de la rage qui le saisit alors, il se mit à cracher le feu³⁴, de sorte que la fumée commença à sortir de son heaume.

²²⁰ Là-dessus, le Véronais de haute naissance dit à Eggenot, le héros hors de pair : « Tu es loin de te douter de la force que je possède en moi. » Ce à quoi l'excellent preux répliqua : « Qui tient le couteau par le manche [...] ³⁵ Tu deviens par trop présomptueux. Je vais encore te faire connaître des tourments sur ce pré vert, avant la fin de notre combat. » Mais Dietrich rétorqua au guerrier : « Tu as quitté ta nourrice trop tôt pour combattre contre moi ! »

²²¹ Sire Dietrich, le noble héros, prit son épée à deux mains et infligea à son ennemi une grande blessure, profonde et large, en plein cœur : Eggenot ne l'incommoda plus jamais à partir de ce moment ! Terrassé par la douleur, il s'effondra sur l'herbe. Son épée tomba de sa main. Son âme l'avait quitté. Sa mort causa une grande douleur à Vasolt. Bien qu'il fût son parent, comme le rapporte le conte, il n'avait pas osé se comporter comme tel, et sa propre inaction l'affligeait.

²²² Sire Dietrich essuya son excellente épée, qui était sans aucun doute digne de sa réputation. Il dit, s'adressant à l'arme : « Maintenant que je t'ai obtenue, rien ne peut plus me résister. C'en est fait de ma peine, et j'aurai beaucoup de joie à l'avenir, car je ne connais pas de meilleure épée que toi, dont le fourreau est fait d'or rouge. Je suis fier et heureux de t'avoir conquise de haute lutte sur le vaillant héros qui, de ta lame, m'a gravement blessé dans la verte sapinière. »

²²³ Alors Vasolt, l'homme courageux, dit : « Quand cette épée protégeait mon frère, il avait lieu d'en être heureux. A présent, j'ai perdu non seulement lui, mais aussi cet excellent chevalier qui git là. Ah, Dieu des armées, Dieu miséricordieux, je ne pourrai jamais me consoler de la mort de ces deux-là ! » Le prince de Vérone réagit en disant : « Tu ne veux tout de même pas de nouveau te conduire en félon à mon égard ? J'aurais grand déplaisir à entendre cela ! Je t'en châtierai de mes mains, sur ton propre corps, je te l'assure.

²²⁴ Défends-toi, tu en as besoin, [...] ³⁶ par le fil de mon épée ! » Sire Vasolt répliqua : « Non pas, magnifique combattant, je te suis fidèle ! Véronais, très excellent preux, je renonce tout à fait à la vengeance, et je te serai dorénavant dévoué, plutôt que de reprendre la querelle de mon frère. » Le preux renommé s'agenouilla devant Dietrich pour lui demander la paix.

²²⁵ « Sire Vasolt, j'en reste donc là. Mais maintenant dis-moi, héros de valeur, qui habite dans ce trou dans la roche. J'aimerais beaucoup le savoir, ainsi que ce qui en résultera pour moi. Je ne dis

34 Cf note 29.

35 Lacune dans le manuscrit.

36 Lacune dans le manuscrit.

cependant pas cela par peur. Je ne sais pas ce que j'ai à attendre du seigneur du pays, qui me cherche par les vastes montagnes. Ainsi qu' Eggenot me l'a imprudemment révélé avant notre duel, il chevauche dans la forêt en quête de ma trace. » -« Il ne pourra pas te blesser », dit Vasolt, le vaillant guerrier.

²²⁶ « Ce héros s'appelle Walrich, et c'est un combattant renommé fort loin à la ronde, tu peux en être sûr. Il ne voudra pas te laisser en paix pour l'amour de moi, aussi vais-je en toute sincérité t'assister avec zèle, bien que tu m'aies plongé dans une plus profonde tristesse, à cause d'Ecke et du glorieux Eggenot, que si tu m'avais tué, preux doublement exceptionnel. Je veux me consoler tout à fait de leur mort, par égard pour toi. »

²²⁷ Ainsi donc, les deux seigneurs montèrent en selle, tous deux complètement remis de leurs blessures, et partirent. Vasolt chevauchait en tête sur la voie étroite, suivi de près par le Véronais, en direction d'une forêt sinistre. Le Véronais s'y retrouva en grand danger, car Vasolt projetait de le conduire à une mort affreuse, bien qu'il dût le protéger en toute loyauté. Car il avait juré de l'accompagner hors de danger, jusqu'aux nobles dames de Jochgrimm.

²²⁸ Entendez maintenant ce qui ternit la réputation du roi Vasolt, entendez le dessein d'un parjure ! Il conduisit perfidement l'irréprochable Sire Dietrich là où il comptait le trahir, dans une forêt où il avait l'intention de venger son deuil d'ignoble manière. Il le mena à un grand pré où il savait que se trouvait justement sa mère : il l'y découvrit peu après. Elle était démesurément grande et se nommait Birkhilt.

²²⁹ Vasolt lança un cri d'appel sur le pré. Celui-ci était bellement couvert de fleurs. Sous un cèdre se trouvait une magnifique tente, tout à fait comme il seyait au seigneur du pays. Le Véronais la vit. Près d'elle coulaient trois sources fraîches. Sur l'herbe, où l'on pouvait s'asseoir, s'offraient à la vue nombre d'objets singuliers. Toutes sortes de jeux joyeux entre hommes et dames avaient eu lieu là auparavant.

²³⁰⁻²³¹ Un somptueux château était assis là, brillant comme la clarté du jour à travers des gemmes : sa lumière était rouge ici, et là verte, jaune ou blanche. Un éclat blanc émanait des perles et de l'ivoire qui l'ornaient. Des nains avaient ciselé des merveilles d'or fin sur ce château. Celui-ci appartenait à Vasolt : à sa vue, il devint très joyeux. Au fait du palais, le pommeau d'une tour luisait comme l'étoile du matin. Dietrich prit la parole, et dit : « A qui ce château peut-il appartenir ? » -« Il appartient à ma chère mère et à moi. », répondit Vasolt. « Quand elle est en colère, c'est une dame terrible. Tout son corps est couvert de poil. Aussi, excellent héros, prends garde à toi lorsque tu seras devant elle. Car si elle apprenait que tu lui as tué son fils Ecke, le vaillant, elle te prendrait la vie sur le champ. Je peux te dire une chose : elle est de nature si terrible qu'elle ne te le pardonnera pas. »

²³² A cela, l'excellent Véronais rétorqua : « Je préférerais me battre contre cent hommes que contre une dame. Mais si elle ne veut pas me pardonner », poursuivit l'irréprochable héros, « elle recevra de moi de graves blessures, tu peux m'en croire ! Qu'elle me laisse donc chevaucher en paix et honorablement à travers les montagnes et sur les routes. Si l'épée que je porte à la main ne me fait pas défaut, je chevaucherai jusqu'à Jochgrimm, dans le pays des trois reines. »

²³³ Au moment même où il eut prononcé ces paroles, il aperçut la mère de Vasolt, qui s'avavançait prestement vers lui. Sa démarche était extrêmement effrayante. Elle sautait par-dessus les grands troncs d'arbres, voulant accueillir son fils. Elle aurait aussi beaucoup aimé savoir comment les choses s'étaient terminées entre son fils Ecke et Sire Dietrich, le héros hors de pair. Car elle avait été fraîchement informée de ce qu'ils avaient combattu l'un contre l'autre, et cela la peinait au plus haut point.

²³⁴ Maintenant, prêtez attention à ce qu'elle dit quand elle les vit venir de loin : « Sois le bienvenu, Ecke, mon fils ! » Mais son fils Vasolt lui lança : « Il n'a pas mérité ce salut de toi, car il s'agit là d'un autre preux : Sire Dietrich de Vérone. Je ne veux rien te cacher : c'est lui-même qui t'a tué Ecke, il n'y a aucun doute là-dessus. Pourtant, je veux me plaindre au Dieu du Ciel d'avoir à t'annoncer moi-même cette nouvelle à propos de ton enfant. »

²³⁵ Quand la diablesse apprit la nouvelle, elle cria au vaillant guerrier : « Héros, tu vas payer pour Ecke ! » De rage, elle arracha de terre un arbre énorme. Alors le Véronais dit à Sire Vasolt, le preux, qu'il devait retenir sa mère sur le champ, sans quoi il la terrasserait sans attendre, de sorte que l'on pût l'enterrer devant lui. Il poursuivit : « Je ne tue pas volontiers des dames, mais si elle ne veut pas renoncer à ce combat, cela lui coûtera la vie ! »

²³⁶ Sire Vasolt répliqua au Véronais : « Je ne ferais cela pour rien au monde. Je ne peux pas retenir ma mère : sa colère est d'un genre terrible. Aussi défends-toi, héros fameux, si tu tiens à ta vie et à tes biens. Je te le dis catégoriquement : ma mère est une méchante femme. Avant qu'elle ne s'écarte de toi, elle t'aura mis en péril de mort à cause de mon frère Ecke, ou c'est elle qui restera morte sur la route. »

²³⁷ Dame Birkhilt commença à grincer des dents. Elle se jeta alors comme une furie sur le Véronais et lui asséna maints puissants coups. Vraiment, je peux vous le dire : le héros devait faire très attention. A de nombreuses reprises, il esquiva d'un bond de côté ses terribles horions. Elle était à n'en point douter la compagne du diable et se battait de manière si redoutable que le seigneur se trouva en grande détresse. Il crut tout de bon qu'il allait mourir là.

²³⁸ Alors le valeureux Véronais cria : « Ce n'est pas pour rien que je m'efforce à l'héroïsme ; je ne supporterai pas une telle outrecuidance : être malmené par une mégère. Vasolt, je te le dis, je paie là un lourd droit de passage pour emprunter cette route. » Furieux, il la fendit en deux, de l'excellente épée qu'avait portée son fils Ecke, à l'époque où il cherchait le combat avec lui dans la sombre sapinière où il avait trouvé la mort. Elle connut donc aussi la détresse.

²³⁹ Là où était tombée la moitié de corps incluant la tête, la langue et la bouche poussèrent des cris plaintifs qui retentirent très loin dans la forêt, à un mille à la ronde. Les entendant, la fille de Birkhilt se mit en colère. Elle s'appelait Uodelgart et était à l'époque la jeune fille la plus forte que l'ont trouvât dans les montagnes à cent lieues à la ronde. Quand elle entendit retentir la terrible voix de sa mère, elle devint vraiment furieuse.

²⁴⁰ Elle arracha un grand arbre du sol. Ecoutez ce qu'elle dit : « Que s'est-il passé ici, Sire ? La voix de ma mère retentit de manière lamentable. Je crains que Sire Dietrich ne l'ait trouvée dans la forêt. S'il a pénétré dans le bois, il lui faudra souffrir, ou c'est moi qui serai tuée par lui. Avant que je ne me sépare de lui, je lui infligerai des douleurs, à moins que cet énorme tronc d'arbre ne me fasse défaut. »

²⁴¹⁻²⁴² Elle parcourut toute la forêt. Partout où cette affreuse créature courait, les arbres tombaient au sol sur son passage. Elle avait une démarche terrifiante et sautait par dessus les obstacles et les troncs renversés. Entendez maintenant la suite de l'histoire, et ce que dit la monstrueuse harpie quand elle vit le héros Vasolt se tenant auprès du corps de sa mère : « En quoi avons-nous mérité que notre mère fût tuée ? Hélas, il me pèse d'être encore en vie ! Elle n'avait pas quitté mon domaine sylvestre, et elle était saine et sauve lorsque je me suis séparé d'elle. Maintenant, elle git morte, vision pitoyable ! Cela me fait beaucoup de peine. Je mettrais certainement l'auteur de ce méfait en grande difficulté, si seulement je savais qui il est. Crois m'en ! Il devrait me tuer pour en réchapper. »

²⁴³ Sire Vasolt, le héros renommé à cent lieues à la ronde, répondit courtoisement : « Vois celui-là même qui t'a privé de ton frère et de ta mère, se tenant devant tes yeux : c'est Sire Dietrich de Véronne. Qui l'attaque manque de sagesse, tu en as ma parole d'honneur. Qui s'oppose à lui perd la vie : tu peux m'en croire. »

²⁴⁴ Après avoir entendu ce qui était arrivé, la colère de Birkhilt s'accrut au-delà de toute mesure. Elle cria d'une voix puissante et brisa les branches de l'arbre qu'elle tenait, puis se précipita sur le Véronais. Prise d'une rage effroyable, elle porta au seigneur un tel coup que le vaillant héros fut renversé à côté de son écu sur le pré vert. Il se retrouva ainsi en un péril mortel, car l'assaut de la dame l'avait presque tué.

²⁴⁵ Sire Dietrich eut honte de sa chute. Le glorieux prince se releva d'un bond. Je ne vous raconte que la pure vérité : le noble et imposant héros fracassa l'arbre qu'elle tenait sans sa main, et il la

saisit par les cheveux...³⁷

Annexe I: Fin de la *Chanson d'Ecke* dans la version dite « E7 »

Le récit de la version E7 diverge du précédent suite à l'épisode du combat de Dietrich et Vasolt. Alors que les deux héros passent la nuit à la belle étoile, Vasolt profite du sommeil de son nouveau seigneur pour s'esquiver et se rendre auprès du géant Zere et de sa mère Rachin, qu'il prévient de la mort d'Ecke. Rachin promet à Vasolt de venger son frère, et engage à cette fin le combat contre Dietrich, qui la tue. Zere et Welderich, les deux fils de la géante, alertés par les cris de leur mère, viennent assaillir le héros à leur tour. Mais Zere succombe, et Welderich, qui était maltraité par sa mère et son frère, se révèle soulagé de leur mort. Il remercie Dietrich en le prévenant de la félonie de Vasolt à son égard. Le héros affronte et tue le traître, avant de poursuivre sa chevauchée vers Jochgrimm. En chemin, il terrasse encore Eckenot, l'oncle d'Ecke, et deux automates se dressant sur sa route. Puis il arrive enfin à Jochgrimm. Pour pénétrer dans le château, il doit encore terrasser deux automates armés de barre de fer, avant d'en découdre avec le roi de Kerlingen et ses guerriers. Victorieux, il se rend auprès des trois reines. Vous trouverez ci-dessous la traduction du dénouement de la chanson (strophes 323 à 335).

³²³ On le laissa alors entrer. Il descendit de cheval devant la reine, comme il seyait à un homme si vaillant, et se faufila entre tous ceux qui étaient assis là dans la salle. Quel déplaisir eut-elle à le voir ! « Perfides bonnes femmes, dépourvues de tout honneur et déloyales ! », dit-il. « Au nom de Dieu, qui vous a donc inspiré ces idées blâmables ? Je ne vous ai jamais fait de mal de toute ma vie. Ecoutez maintenant vos quatre vérités.

³²⁴ Pourquoi vouliez-vous, par méchanceté, m'impliquer dans un combat à mort, sans que je ne l'ai mérité ? Pour avoir envoyé Ecke à mes trousses en tous lieux, vous devez à juste titre être privées des hommages de tous les princes, et porter un deuil sans fin. » Et le Véronais venu de loin ajouta : « En raison de votre nature déloyale, j'estime que la honte devrait vous être impartie et vous accompagner toujours ! »

³²⁵ Alors Sire Dietrich, l'excellent prince, plein de colère, saisit la tête d'Ecke et la jeta aux pieds des reines, si fort qu'elle éclata en morceaux. Cet instant leur sembla extrêmement long. De nombreux piliers blancs furent entièrement teints de sang et de cervelle. Ce spectacle ne laissa pas la reine indifférente : la mort d'Ecke leur causait à toutes un grand chagrin. Le preux dit encore : « Et si vous étiez trois hommes, vous devriez m'affronter tous les trois, et à pied, sur ma parole ! »

³²⁶ Sans prendre congé, Sire Dietrich quitta les charmantes dames et chevaucha en direction d'une vaste lande, à travers une magnifique forêt. En cours de route, le preux rencontra Wolfhart³⁸ et Sire Hildebrand sur le pré aux milles couleurs. Les deux héros se mirent à l'appeler avec appréhension, car ils ne pouvaient pas reconnaître le Véronais. Alors Hildebrand, le vassal de Dietrich, dit : « Cet homme devant nous sort tout droit de l'enfer pour venir chevaucher dans cette forêt.

³²⁷ Pourtant je dois te dire, Wolfhart, que j'ai déjà vu cette armure une fois, chez nous à Vérone. J'aimerais beaucoup apprendre », dit Hildebrand, le vaillant héros, « qui la porte maintenant sous nos yeux. » Sire Dietrich était entretemps venu si près d'eux qu'ils le saluèrent tous deux. Aussitôt, leur chagrin s'évanouit à cette vue reconfortante. Le Véronais se mit à rire, et dit : « Qui vous a conduits tous les deux dans la forêt ? »

³²⁸ Ils chevauchèrent joyeusement de concert. Wolfhart dit courtoisement : « A présent, attendez

37 Le manuscrit s'interrompt ici.

38 Neveu d'Hildebrand, compagnon et vassal de Dietrich et personnage récurrent du cycle.

tous deux ici : je veux aller à Vérone demander à la margravine³⁹ de paraître sur le pré en compagnie des hommes et des dames de la cour. Ainsi, ils connaîtront une joie sans mélange lorsqu'ils apercevront Dietrich sain et sauf. Il leur a manqué à tous, hommes et dames. »

³²⁹ Wolfhart n'hésita pas plus longtemps et galopa jusqu'aux dames à Vérone. Il en ramena trois mille ou plus sur le pré. D'un chant superbe et solennel, le fier et noble prince de Vérone fut accueilli à merveille par les irréprochables dames. Il leur lança plus d'un regard, et elles le voyaient avec grand plaisir. L'imposant héros chevauchait joyeusement. On joua de différents trombones et de beaucoup d'instruments à cordes.

³³⁰ Les dames accompagnèrent le prince dans l'allégresse. L'excellent héros fut accueilli par beaucoup de jolies femmes. Elles s'assirent toutes autour de lui, se réjouissant de son retour et le contemplant volontiers. Il se plaignit à elles de la grande détresse qu'il avait éprouvée. Elles eurent beaucoup de peine pour le valeureux prince à cause de ses souffrances, comme le rapportent les écrits à son sujet. La maîtresse de maison s'occupa alors de lui, et sa renommée parvint par la suite à plus d'une tendre demoiselle, ce dont il eut lieu de se réjouir.

³³¹⁻³³² Du gibier et d'autres sortes de viande furent servis, à ce que j'ai entendu dire, au prince et à sa cour. Les gens le questionnaient amicalement sur ses aventures, le pressant de ne plus en différer le récit. Le noble et irréprochable Dietrich leur répondit chaleureusement : « Je veux vous raconter à tous toutes mes mésaventures. » dit le Véronais. « C'est pour moi chose facile, en comparaison du rude combat que j'ai vécu quand j'ai tué le fort géant, à la vérité. Il m'infligea à cette occasion de très graves blessures, mais une belle jeune fille me soigna avec zèle. Je reçus de lui tout seul bien cinquante plaies. La belle jeune fille m'a secouru de telle sorte que je me suis entièrement rétabli en très peu de temps. Bénie soit la belle qui m'a aidé avec une sincère bienveillance, de sorte que je me suis très vite remis.

³³³⁻³³⁴ Ensuite, j'ai rencontré un compagnon qui était le frère d'Ecke. Il était très violemment courroucé à mon égard, car il chassait justement cette belle jeune fille dans la forêt : il avait pour elle affection et convoitise. Je l'ai affronté au combat. Vous devez tous savoir cela: il me prêta trois faux serments, qui étaient tous creux. Il quitta à cheval le lieu où nous nous reposions, auprès de la fontaine, pour se rendre à un château, avec des desseins perfides. Il lâcha sa parentèle à mes trousses. Une dame à l'apparence terrible, magnifiquement parée, m'assaillit violemment, comme une forcenée. Mais grâce à Dieu, je ne la laissai pas l'emporter. De surcroît, je lui tuai un fils, ce pourquoi le second de ses enfants nous donna, à moi et à mon compagnon de haute naissance, des mets savoureux en quantité suffisante. Je coupai aussi la tête de mon compagnon. Ensuite je chevauchai jusqu'à un défilé, où je fus le premier à me rendre.

³³⁵ Je combattis là contre un chevalier, que je ne tuai qu'avec peine. Ensuite, j'abattis deux automates⁴⁰ et parvint à un pont. Je vécus devant Jochgrimm des choses très étranges, indescriptibles, et j'eus beaucoup à souffrir. Vous devez savoir que je vous ai raconté toute la vérité. J'étais vraiment furieux. De rage, je projetai la tête d'Ecke dans la grande salle de Jochgrimm, de sorte qu'elle éclata en petits morceaux. »

Annexe II: Fin de la *Chanson d'Ecke* dans la version dite « E5 »

La version E5 diffère d'E2 à partir de l'épisode du passage de Dietrich et Vasolt chez le roi des nains, ici nommé Albrianus. Pendant la nuit que les deux preux passent chez leur hôte, Vasolt quitte

39 Le texte ne permet pas de déterminer avec certitude s'il s'agit de la mère de Dietrich, de son épouse Herrat, ou d'Ute, la femme d'Hildebrand.

40 Les automates sont enveloppés de merveilleux dans les textes médiévaux, où ils remplissent souvent le rôle d'adversaires (cf par exemple *Huon de Bordeaux*).

le château du nain pour se rendre à la demeure de la géante Rütze, à laquelle il veut demander de l'aider à venger Ecke. Il ne trouve que les fils de Rütze, qui acceptent d'aller attaquer Dietrich. Ce dernier est cependant mis au courant de la trahison de Vasolt par Albrianus. Après avoir quitté la résidence du nain, il est assailli par les deux géants, dont il vient à bout. Vasolt informe alors Rütze de la mort de ses fils, suite à quoi elle se lance à la poursuite du Véronais. Le héros abat également la géante au cours du combat qui en résulte. Vasolt conduit ensuite Dietrich auprès d'Eckenot, qui dans cette version est le père aveugle d'Ecke. Eckenot tente d'empoisonner Dietrich à l'aide d'une pomme ensorcelée, mais en vain. Dietrich pardonne encore à Vasolt cette nouvelle déloyauté, mais lorsque le félon l'assaille de nouveau traîtreusement, le Véronais l'attache après l'avoir maîtrisé. Comme ils parviennent devant le château de Jochgrimm, Vasolt persuade son vainqueur de le libérer, et fomenté une nouvelle tentative de vengeance : il mène Dietrich à deux automates armés de barres de fer, qui l'attaquent, et lui-même profite de l'occasion pour se retourner une fois de plus contre son maître. Mais Dietrich triomphe encore de lui, et cette fois, le tue, sous les yeux de la reine Seburg, avant de repartir sans s'attarder. Je vous livre ci-dessous le dénouement de cette version (strophes 251 à 284), sensiblement différent de celui d'E7.

²⁵¹ Il sauta sur son cheval. Dame Seburg envoya une belle jeune fille courtoise à sa poursuite, en lui disant : « Va et demande lui en mon nom, s'il a de l'estime pour toutes les dames, de revenir ici, de me laisser le voir et de m'accorder son amitié. Ensuite, qu'il chevauche librement là où Dieu le lui ordonnera. » La jeune fille présenta à Dietrich de Vérone la requête que la reine lui mandait.

²⁵² Il fit aussitôt demi-tour. Il délaça le heaume de sa tête, en dénoua bien vite la courroie et se rendit au palais, où siégeaient beaucoup de nobles dames et les trois reines bellement parées. On lui apporta un somptueux siège d'or, sur lequel était posé un coussin, et il dut s'y asseoir. Les trois reines se tenaient auprès de lui, assises sur d'autres sièges.

²⁵³ Elles dirent toutes en chœur : « Soyez le très bienvenu, Sire Dietrich, très puissant prince de Vérone. » Là-dessus, la plus noble d'entre elles prit la parole : « Sire, vous devez savoir que je suis celle qui désirait tant vous voir. » Dame Seburg, la noble reine, fit apporter des mets savoureux et de l'excellent vin. On s'affairait en désordre autour du prince. Elle dit : « Fier Véronais, buvez et mangez à votre convenance ! »

²⁵⁴ Il posa son épée sur ses genoux et suspendit son écu, son heaume et la courroie de son armure à son siège. Il était assis là en homme prudent, prêt à se défendre. Alors une des reines lui dit : « Sire, vous n'avez à craindre ni pour votre personne, ni pour vos biens, je vous l'assure. » Il se détendit donc. Il remit courtoisement son épée aux mains d'une des nobles dames.

²⁵⁵ Dame Seburg dit : « Je souhaite que vous m'accordiez la faveur de manger en ma compagnie. » Dietrich satisfit aussitôt à cette demande. On lui fit apporter de somptueux vêtements, et nul ne resta assis plus longtemps. La reine lui retira l'armure de ses propres mains, sans consentir à ce qui quiconque le fit à sa place. Elle lui enleva le haubert et en dénoua les mêmes courroies qu'elle avait attachées jadis pour Ecke. Elle le libéra bien vite des jambières, tout à fait conformément aux manières courtoises.

²⁵⁶ Voyant les traces de coup qui marquaient sa cuirasse, elle lui demanda amicalement : « Sire, si vous avez de douloureuses blessures, vous devez me le dire. Il me semble que vous avez récemment reçu de rudes coups. Et si seulement je savais qui les a portés, je serais pour toujours son ennemie. » -« Ah, Dame, vous devez renoncer à votre colère », dit le noble Véronais. « Je me suis déjà vengé. L'auteur de ces coups était Ecke, le vaillant, que vous avez envoyé après moi. »

²⁵⁷ Elles ne s'affligèrent pas du tout pour Ecke. On présenta au preux de somptueux atours, qu'il lui fallut revêtir. Aucun homme n'eut jamais si altière et belle allure. Il ceignit dignement une ceinture presque entièrement d'or, dont la boucle était faite d'un magnifique rubis, ornée de rubans et de barrettes précieuses. Rester à Jochgrimm était son souhait le plus cher. Il n'y séjourna pourtant que peu de temps. On proposa au Véronais de passer à table. Les trois nobles reines l'accompagnèrent

comme il se devait.

²⁵⁸ On leur offrit à tous abondance de nourriture et de boisson. Des mets délicieux furent servis. Tous les convives observaient le Véronais, oubliant tout le reste tant leur joie était immense. Plus d'un dit alors : « Si seulement le prince pouvait rester chez nous longtemps ! J'espère qu'il ne retournera pas dans son pays natal de Vérone, mais qu'il deviendra notre seigneur : j'aurais lieu de m'en féliciter jusqu'à la fin de ma vie ! »

²⁵⁹ Après que les tables eussent été ôtées, Dietrich commença à penser au trajet de retour qu'il lui fallait accomplir. Il se comporta comme le font des hôtes honorables, et alla demanda son congé à la reine : « C'est aujourd'hui le dix-huitième jour depuis que j'ai quitté Vérone. Je crains que mes vassaux ne se fassent beaucoup de soucis, c'est pourquoi je voudrais rentrer chez moi. Si Ecke est allé me chercher jusqu'à Vérone, ils doivent croire que je ne me suis pas tiré vivant de mon combat contre lui. »

²⁶⁰ Dame Seburg n'était pas en mesure de lui interdire de partir. Elle dit : « Sire, je vois que vous ne voulez pas y renoncer, et qu'il vous tarde de regagner Vérone et votre pays natal. Veuille Dieu vous garder de toute souffrance ainsi que tous vos amis. Sire Ecke n'a pas d'autres parents que ceux que vous avez déjà tués. Nous remercions Dieu et vous pour ce qui est arrivé. Ecke nous aurait imposé sa domination, mais vous nous avez libérées, c'est pourquoi nous vous verrions avec beaucoup de joie devenir notre seigneur. »

²⁶¹ Elle poursuivit : « Il est tout à fait certain que sinon, j'aurais dû épouser Ecke, et mon amie Vasolt. En prévision de la noce étaient déjà préparés de la nourriture, de la boisson et de somptueux vêtements, comme il convient à notre rang : cela n'aurait pu être évité si Ecke vous avait ramené prisonnier. Mais la miséricorde de Dieu a fait en sorte que les choses se terminassent autrement. Vous nous avez libérées d'eux et avez conquis pour nous trois le plus magnifique de tous les châteaux. »

²⁶² Là-dessus, les jeunes filles dirent toutes les trois : « Si vous vouliez être notre maître, Sire, nous voudrions vous attribuer en alleu un beau et très puissant château, qui vaut plus de mille marcs. » Le preux répondit aux jeunes filles : « Vraiment, c'est d'une autre manière que je veux être votre serviteur, jusqu'à la fin de ma vie. » Les reines l'en remercièrent, lui tendirent les mains et s'engagèrent envers lui par serment. Alors Dietrich dit : « Si vous vous comportez honorablement, vous ne pouvez échouer en rien. »

²⁶³ « Sire, quoi qu'il puisse jamais vous manquer, vous devrez me le faire savoir, et je veux en vérité vous envoyer quatre mille de mes hommes les plus vaillants, magnifiquement équipés, pour écarter de vous tout dommage. Je viendrai moi-même en leur compagnie et j'amènerai avec empressement huit mille hommes ou plus. Je vous aiderai à venger votre souffrance, de manière à ce que vous continuiez à vivre dans l'honneur, ou je mourrai pour cela. Veuille maintenant Dieu vous préserver d'un péril plus grand que ceux que vous avez affrontés ! »

²⁶⁴ Il ne voulut pas s'attarder plus longtemps. Elles l'accompagnèrent là où il voulait s'équiper. Avec elles était venu un vaillant homme, qui lui enfila les vêtements qu'on lui avait offerts, et lui boucla la ceinture d'or. Cet homme déclara que le prince de Vérone lui avait fait de nombreux présents par le passé. « C'est pourquoi je lui prodigue de hautes louanges, car je suis devenu grâce à lui plus riche que jamais. Jusqu'à mon dernier jour, je ne pourrai pas dépenser la totalité de ma fortune. »

²⁶⁵ Ensuite, Dietrich fut prestement revêtu de son armure d'acier, que l'on venait de lui apporter. Il enfourcha son destrier. Que ce spectacle plut aux dames ! Dame Seburg se souvint à cet instant qu'elle avait apporté un anneau. Elle le lui offrit aussitôt : « Sire, cet anneau luit en permanence d'un vif éclat. » De fait, il brillait de mille feux grâce à l'escarboucle⁴¹ qui y était sertie.

²⁶⁶ Le Véronais avait hâte de quitter Jochgrimm. On lui donna amicalement plus d'une bénédiction. On n'entendait rien d'autre, dans la bouche de ceux dont Ecke avait un jour tué le père, que : « Le Véronais m'a vengé. Que le jour où il a pris la direction de notre château soit célébré et béni ! Oui,

41 Gemme considérée au Moyen Age comme dotée de propriétés merveilleuses et renommée pour son éclat, capable d'éclairer la nuit.

je veux, dès que je pourrai, me rendre là où mon père a été tué, dans mon légitime héritage, d'où j'ai été emporté encore au berceau. »

²⁶⁷ Le Véronais quitta les lieux au trot en direction d'une très profonde forêt et chevaucha jusqu'au quatrième matin sans s'accorder de halte ni de jour, ni de nuit. Pourtant sa peine prit fin, lorsqu'il vit un paysan se tenant dans un champ. Le vaillant héros se demanda si l'homme était chrétien. « Il m'indiquera certainement le chemin de Vérone, car je n'ai moi-même aucune idée du pays dans lequel je me trouve. »

²⁶⁸ Il salua le paysan sans attendre. Mais celui-ci se jeta au sol et se mit à s'arracher violemment les cheveux : il avait reconnu le cheval que montait Dietrich. Complètement décomposé, il s'exclama : « Pauvre de moi, en ce jour et pour toujours ! Hélas, mon seigneur tant aimé, comment dois-je surmonter cela ? Que la mort me serait douce, à moi et à mes enfants ! Si j'ai perdu mon seigneur, je me plaindrai toujours d'être né. »

²⁶⁹ Le Véronais lui demanda : « Ami, dis-moi tout de même, qui est donc ton seigneur ? J'aimerais beaucoup le savoir. » -« Oui, Sire, je vais vous le dire. Il s'appelait Dietrich et était le prince de Vérone. Il était brave et fort, noble, puissant et généreux. Son heaume était appelé Hiltegrin, et il portait un lion sur son écu. Mais je ne reconnais pas là ses armoiries. Ah, si seulement je pouvais le venger, ce qui m'arriverait me serait bien égal ! »

²⁷⁰ Quand le Véronais entendit cela, il mit un terme au chagrin du paysan. Il dénoua le heaume de sa tête et déposa l'écu. Ce n'est que lorsque le métayer le vit à visage découvert qu'il comprit que c'était là son seigneur légitime. De joie, il se frappa la poitrine. Il embrassa son seigneur et tomba plusieurs fois à ses pieds. « Que je suis heureux, maintenant et pour toujours, mon bien-aimé seigneur ! »

²⁷¹ Le paysan commença à questionner le Véronais avec tact : « Vous avez chevauché par le pays. N'avez-vous donc rien rencontré de remarquable, pour être si heureux de revoir quelqu'un ? A propos, cher seigneur, si vous souhaitez manger un rôti, un poulet, du fromage, du pain et des oeufs, accompagnés de bon vin, je vous préparerai volontiers cela. » Dietrich ne resta pas plus longtemps en selle. Il mit pied à terre. Son cheval se vit offrir du fourrage, et de la paille tendre en pâture.

²⁷² Alors le Véronais dit : « Si le repas dont tu m'as parlé est déjà prêt, apporte-le au plus vite ! » Le paysan répondit : « Il ne l'est pas, Sire. Mais il le sera bientôt, car je vais le faire cuire moi-même. » Le paysan prépara tout, comme il se devait, et l'apporta bien vite à Dietrich. Aussitôt après survint un héros en armes, sortant de la forêt sur son destrier. Dès que le Véronais le vit, il cria : « C'est Hildebrand, qui m'a rejoint à cheval ! »

²⁷³ Laisant là écu et heaume, le Véronais courut joyeusement vers Hildebrand. Mais ce dernier s'étonna beaucoup que quelqu'un s'approchât tant de lui, jusqu'à ce qu'il l'eût reconnu. Il sauta prestement de cheval. Ils s'élançèrent l'un vers l'autre, pleins de surprise et de joie. Ils s'étreignirent, et Hildebrand embrassa son élève. « Tous les rois ayant jamais régné sur un royaume te redoutent ! », lui dit-il.

²⁷⁴ Hildebrand s'assit auprès de son seigneur et mangea de compagnie avec lui. Peu après, il prit la parole : « Très fidèle paysan, monte sur ton cheval, montre-nous le chemin partant d'ici et accompagne-nous hors de la forêt ; mon seigneur t'en récompensera largement et te dédommagera pour le repas. Le champ où tu as vécu jusqu'à présent sera à l'avenir ta propriété. » Le paysan tendit les mains à son maître⁴². Alors Dietrich lui donna le champ comme propriété, renonçant à tous ses droits sur les cultures qui y poussaient.

²⁷⁵ Le paysan n'attendit pas plus longtemps. Fidèle et dévoué, il chevaucha de concert avec eux. Ils arrivèrent à une lande, où l'obligeant paysan dit : « J'ai reçu de vous possessions et honneur ; veuille Dieu vous bénir tous deux. Vous voyez devant vous la splendide ville de Vérone, et vous aurez tôt fait de chevaucher jusque là-bas. Vous y arriverez avant que le soleil ne se couche. » -« Aussi tard que nous arrivions aux portes de la ville », dit Hildebrand « on ne nous laissera pas attendre dehors, mon cher seigneur et moi. »

²⁷⁶ Ils chevauchèrent ensuite tous les deux. Ils firent un détour pour éviter les maisons, là où

42 Geste d'hommage vassalique (cf note 27).

Hildebrand savait qu'il y en avait. « En vérité », expliqua-t-il « Nous y rencontrerions des gens qui me demanderaient qui est mon compagnon, mais nous n'avons pas de temps à perdre en questions et réponses, qui dureraient trop longtemps à mon goût : je veux rentrer à Vérone sans tarder. Conformément au souhait de ma dame, je voudrais annoncer l'heureuse nouvelle que je vous ai trouvé sain et sauf. Jusqu'à la fin de votre vie, j'en suis convaincu, vous ne pourrez vous rendre en aucun lieu plus plaisant. »

²⁷⁷ Cette idée plut au Véronais. Le jour était passée et la nuit tombée. Tout autour d'eux, l'anneau que le héros portait au doigt illuminait le chemin à merveille. A l'intérieur de la ville, la sentinelle eut l'impression d'apercevoir la claire lumière du matin. Le garde réveilla les bourgeois : « Une claire lumière brille hors des remparts, des nouvelles viennent à nous d'une manière insolite. » Ceux des bourgeois qui l'entendirent se portèrent aussitôt en armes sur les murs de la ville.

²⁷⁸ Alors, le vieil Hildebrand fut envoyé au devant de son seigneur, aux portes de Vérone. Là, il appela : « Sentinelle, laisse-moi entrer, écoute qui je suis exactement ! » Le garde le reconnut à la voix : « Mais vous êtes Sire Hildebrand », cria-t-il en réponse. « Puisse l'aide de Dieu vous être impartie ! Avez-vous de bonnes nouvelles de mon seigneur à rapporter ? Si c'est le cas, il me faut vous accueillir chaleureusement. »

²⁷⁹ Il ouvrit aussitôt la porte. On fit bien vite entrer les seigneurs dans la ville de Vérone, à la suite de quoi ils furent conduits dans une salle somptueuse. Des dames et des barons étaient assis dans la pièce. On y introduisit le maître d'armes, et on lui demanda qui il était. « Je suis Hildebrand », répondit-il, « et je vais tout de suite vous donner de bonnes nouvelles : mon seigneur est plein d'allant et en parfaite santé, je prouverai cela très bientôt en vous le montrant. »

²⁸⁰ Après que ces nouvelles eussent été annoncées, des cris de joie s'élevèrent, non seulement parmi les laïcs mais aussi parmi les clercs. De nos jours, que les seigneurs sont parcimonieux de leurs biens ! Le héros de Vérone était juste en pensée comme en action. Dieu avait prévu pour lui un heureux destin, de sorte que riches et pauvres ne disaient que du bien à son égard. Aucun autre seigneur ne se comportait si noblement ! Bien que beaucoup de gens possèdent une grande fortune, ils ne veulent pas la partager avec les autres, par grande avarice et laderie ; puisse Dieu en avoir pitié.

²⁸¹ La dame⁴³ descendit ensuite en hâte, et s'avança vers son cher seigneur, le noble prince de Vérone. « Ah, Dieu, que je me réjouis de revoir mon cher maître ! Mon chagrin est parti. Que pourrait-il jamais m'arriver de meilleur, maintenant que je t'ai retrouvé ? Loué sois Dieu, mon Créateur ! Ma douleur a disparu, à présent que je vous vois ici devant moi. Je sais une chose : jusqu'à la fin de ma vie, il ne m'arrivera rien de plus heureux. »

²⁸²⁻²⁸³⁻²⁸⁴ Vous avez maintenant tous entendu en détail comment Sire Dietrich de Vérone est retourné chez lui. On le désigne à juste titre comme le plus vaillant des héros, depuis qu'il a vaincu Ecke et après lui encore beaucoup d'autres : Vasolt, Rütze et ses fils, les géants d'une immense force. Justice et vaillance l'habitaient, ce pourquoi il a été loué. Mais on ne rapporte pas qu'il ait tué quiconque avec l'épée d'Ecke après cette aventure, excepté à l'époque de la grande guerre, à Rome, contre Odoacre⁴⁴ de Lombardie, du temps de l'empereur Zénon⁴⁵, qui gouvernait Constantinople. Augustulus⁴⁶, le célèbre roi de l'Empire d'Occident, régnait à Rome. Odoacre le destitua et prit ensuite le pouvoir à sa place. On demanda alors son aide au Véronais, dont le courage, la force et la prudence étaient connus en tous lieux. Il marcha contre les ennemis et les chassa du pays, à ce que je crois, avec l'épée de Sire Ecke. De ce fait, sa gloire s'accrut beaucoup. Il devint roi de Rome et maître de l'Empire. Il régna trente-et-un ans, au temps des papes Félix et Gélase ; Anastase fut aussi

43 Il s'agit vraisemblablement ici d'Herrat, l'épouse de Dietrich.

44 Chef militaire germain qui fut le principal acteur de la chute de l'Empire romain d'Occident, et l'adversaire du Théodoric historique. Dans la légende, son rôle est souvent tenu par Ermenrich, l'oncle de Dietrich. *La Chanson d'Ecke* fait ici figure d'exception.

45 Empereur byzantin de 474 à 491.

46 Romulus Augustule, dernier empereur romain d'Occident, contraint à l'abdication par Odoacre en 476.

pape durant son règne⁴⁷. Après la mort, très précoce, de ce dernier, la papauté se retrouva en grande détresse. Le Véronais quitta la vie à Rome, à ce qu'indiquent les calculs, en l'an 497⁴⁸ après la naissance du Christ.

Fin.

Informations bibliographiques

Pour réaliser cette traduction, je me suis servi de l'édition suivante:

FRANCIS B. BREVART, *Das Eckenlied*. Reclam, Ditzingen 1986. Cet ouvrage propose le texte original et la traduction en allemand moderne en vis-à-vis.

Le lecteur germaniste désireux de découvrir davantage de poèmes d'aventures du cycle de Dietrich pourra se tourner vers:

CHRISTA TUCZAY, *Die aventiurehafte Dietrichepik. Laurin und Walberan, der jüngere Sigenot, das Eckenlied, der Wunderer*. Kummerle, Göppingen 1999. Y sont éditées et traduites en allemand moderne plusieurs épopées du cycle.

Malheureusement, peu de textes du cycle de Dietrich ont été traduits en français. Le lecteur curieux lira cependant avec profit:

DANIELLE BUSCHINGER et JEAN-MARC PASTRE, *La Chanson des Nibelungen – La Plainte*. Collection Aube des Peuples, Paris : Gallimard 2001. Le personnage de Dietrich joue un rôle important dans cette célèbre épopée.

CLAUDE LECOUTEUX, *Saga de Théodoric de Vérone : légendes héroïques d'Outre-Rhin*. Paris, Honoré Champion, 2001. Il s'agit d'un texte norvégien du XIII^e siècle, la *Thidrekssaga*, rassemblant l'essentiel des légendes allemandes entourant Dietrich.

47 Il s'agit des papes Félix III (pape de 483 à 492), Gélase 1^{er} (pape de 492 à 496) et Anastase II (pape de 496 à 498).

48 Le Théodoric historique mourut en fait en 526 à Ravenne, où se dresse toujours son mausolée.